

# LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT : }  
\$2.00 PAR ANNEE. }

SEPTEMBRE 1895

ADMINISTRATION : }  
23 RUE ST. NICOLAS. }

## SOMMAIRE

CHRONIQUE, . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	LE THÉÂTRE FRANÇAIS, . . . . .	••
NOTES D'UN MONDAIN, . . . . .	<i>Muscadin.</i>	CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON, . . . . .	•••
SAVOIR-VIVRE, . . . . .	••	LA MODE, . . . . .	•••
HYGIÈNE, . . . . .	•••	AMOUR SLAVE, . . . . .	<i>Ida Koumine.</i>
ICI ET LÀ, . . . . .	•••	RÉVOLUTION DANS LE MONDE ÉLÉGANT, <i>Baronne Staffe.</i>	
LA PREMIÈRE DENT, . . . . .	<i>Jean Blanchon.</i>	LA CUISINE, . . . . .	<i>Tourne-Broche.</i>
UNE ENFANT DE GÉNIE, . . . . .	••	LES VOIX DE LA NATURE, . . . . .	••
LES FARDS ET LES PARFUMS IL Y A QUELQUES		DEUX BRONZES, . . . . .	<i>E. M. de Vogué.</i>
SIÈCLES, . . . . .	•••	LETTRES D'UNE MARRAINE, . . . . .	<i>Em. Raymond.</i>

## CHRONIQUE.

Des gens qui aiment qu'on réfléchisse pour eux demandent souvent à quoi peuvent servir ces associations féminines qu'on voit croître de jour en jour de par le monde.

Ces personnes en lisant les journaux doivent pourtant avoir quelque soupçon de ce que ces sociétés accomplissent. Les gazettes il y a quelques semaines consacraient plusieurs colonnes au compte-rendu de la convention annuelle de l'*Association de Tempérance* anglaise, présidée par Lady Sommerset. Si elles ont sauté cet article parce qu'il était question "d'affaires de femmes," elles ont laissé échapper une excellente occasion de s'instruire et de s'édifier.

On y a pu constater, en effet, quels merveilleux résultats le dévouement de quelques femmes anglaises a obtenus dans la cause de la répression de l'ivrognerie parmi les travailleurs.

De braves matelôts, leurs protégés, firent à l'ouverture de la session une garde d'honneur à leurs bienfaitrices.

Voilà dans quelle sphère l'initiative et l'influence féminines sont effectives et indispensables.

Dans ce pays on les réclame pour les œuvre purement charitables, mais cette force, suivant l'exemple donné dans les pays d'Europe et aux Etats-Unis, tend à prendre une plus grande expansion et à devenir, dans le sens le plus étendu du mot, *philantropique*.

Les hommes ne sauraient suffire à tout. Ils se sont réservé la politique, la loi, l'administration des affaires publiques, laissant aux femmes l'organisation du bonheur domestique, ce qui n'est pas un insignifiant ministère ni une besogne qui s'accomplit toute seule tandis qu'on se berce dans son boudoir ou qu'on se promène.

La paix, l'aisance, la moralité de la famille doit préoccuper tout cœur maternel, non pas seulement à un point de vue égoïste.

En vertu du principe de la solidarité humaine dont le christianisme a fait un commandement enjoignant aux hommes de se considérer comme frères et de s'entraider comme tels, la mère de famille, quand elle a réussi à assurer chez elle l'honneur et la tranquillité du foyer, songe naturellement à étendre aux moins privilégiés le même bienfait.

Aux pauvres, aux ignorants que le commerce de la vie matérielle rapproche d'elle, sa bonté instinctive tâche d'inculquer quelques notions de sobriété, de vraie religion, d'économie (car cette qualité indispensable du pauvre lui est souvent enseignée par de plus fortunés).

C'est l'union de tous ces efforts individuels, c'est la coopération de tant d'âmes zélées qui déterminent les conversions innombrables, la réforme de toute une population, réforme qui, en élevant le niveau moral d'une classe, devient un événement, ou mieux — un bienfait public.

Les législateurs ont ainsi dans les femmes comme chez les prêtres, que préoccupe seul le soin des âmes, de précieux auxiliaires. Ce que les lois réprovent et punissent, les interprètes de la morale du Christ et les apôtres féminins savent le prévenir. Leur action ira même jusqu'à corriger les défectueuses lois humaines et à annihiler les effets de leurs abus.

Quand elles entravent par exemple l'établissement des buvettes au milieu d'une population d'ouvriers ; ou — ces autres de la dépravation s'imposant à l'aide d'une tolérance criminelle — quand elle réussit à persuader leurs victimes désignées de résister à la pressante tentation qui leur est offerte, demandera-t-on encore de quoi les ministres volontaires du Bien, appartenant-ils au sexe faible, peuvent être capables ?

D'avoir pris l'initiative de la guerre à mort contre l'ivrognerie doit conquérir à ce sexe courageux l'estime et le respect du plus fort qui, lui, de faiblesse en faiblesse, s'est laissé conduire à permettre, à autoriser la honteuse spéculation du vice.

La vente des liqueurs enivrantes n'est-elle pas en effet aujourd'hui considérée comme une industrie ordinaire ?

Comment ne se rend-on pas compte que c'est là une énormité ?

On trouve à toutes les industries qui se pratiquent au grand jour, sous l'égide de la loi, une raison, ou tout au moins un prétexte. A moins de pouvoir justifier d'une utilité quelconque, elles sont regardées comme nuisibles, et se voient conséquemment refuser une place au soleil.

Seul le débit de l'alcool est une concession franche et nette aux exigences d'un vice dégradant,

d'un vice formidable ; à un fléau national que l'autorité devrait mettre toutes ses forces à conjurer au lieu de lui offrir toutes les facilités d'aggraver le mal qu'il fait.

La ville de Montréal accorde 900 licences. Voilà autant de familles qui vivent dans l'aisance — car, l'exploitation des pires instincts de l'homme est un emploi lucratif. Au prix de quels désastres, de combien de larmes innocentes cette aisance est-elle obtenue ! Sur quelles lamentables ruines de telles fortunes sont-elles édifiées ! La fragilité humaine laissée à elle-même ne crée-t-elle pas assez de misères dans la société et dans la famille sans qu'on lui tende encore des pièges ?

A quoi sont dus et la corruption des consciences, qui fait qu'en temps d'élection les âmes se vendent partout comme du bétail ; et l'éducation manquée l'avenir compromis de tant de malheureux enfants ? et le martyre de mères et d'épouses crucifiées ? et l'avortement de tant de carrières brillantes, la fin prématurée d'un si grand nombre d'hommes évidemment bâtis pour vivre cent ans ?

A l'encouragement, à la protection que reçoit dans notre pays un commerce pernicieux.

Quel est l'hôtel, quelle est l'insignifiante auberge à la campagne comme à la ville qui se voit refuser d'offrir la tentation au malheureux passant plus ou moins sujet à caution ? Quand on se décide à limiter le triste privilège, c'est évidemment pour obéir à des intérêts d'un ordre tout différent de ceux de la moralité. On ne s'arrête que quand il y a déjà assez d'auberges dans un circuit pour damner le double de sa population.

Et pourquoi ? Encore une fois, quelle inexplicable condescendance, quelle partialité insensée permet le malheur de tous au bénéfice de quelques particuliers qui sans ce trafic maudit trouveraient à gagner autrement leur pain ?

Si l'on voulait être conséquent et prendre à la racine tant de maux qu'on déplore comme des malheurs nationaux — l'émigration, l'extravagance, l'apathie, l'ignorance, etc., on commencerait par ne pas favoriser l'ivrognerie.

Je sais que ce que j'ose recommander là fera sourire plus d'une forte tête.

— C'est très joli tous ces raisonnements, dira-t-on, mais le moyen de changer un état de chose pou-

vant se réclamer de ce qui rend tant d'institutions respectables : une existence plus que séculaire !

Le commerce de la funeste *eau de feu* en effet est une calamité qui se rattache à notre histoire depuis l'origine de la colonie.

Cela n'en rend pas la réforme moins urgente. Aussi les bonnes patriotes qui tentent les premières une telle révolution auront-elles droit à la reconnaissance et au concours bienveillant de leurs concitoyens.

Je connais ceux qui entre tous béniront leurs efforts.

Ce sera la veuve qui, ayant un fils unique né d'un père ivrogne, tremblant de voir se déclarer en cet enfant, son seul soutien, le terrible atavisme, a réussi à l'en préserver jusqu'à un certain âge.

Ayant prémuni le jeune homme du talisman des fortes convictions religieuses, et l'ayant préservé par des miracles de dévouement et de prévoyance des occasions, la pauvre femme voit infailliblement ruiner son œuvre sitôt que les obligations de sa carrière force le médecin ou l'avocat en herbe à nouer avec ses confrères des rapports de camaraderie.

Tout alors devient embûches pour les plus fortement trempés même. Il y a la fréquentation des clubs, ces garçonnières si commodes, auxquelles la *licence* est naturellement octroyée et où l'on peut accomplir à son aise toutes les phases de ce qu'en terme du métier on appelle une *fête*.

Il y a les sollicitations, l'exemple des amis, l'impérieuse nécessité de payer *la traite* à son tour ; il y a ces fréquentes célébrations d'étudiants, où celui qui témoigne de quelque retenue passe pour un mauvais compagnon ; il y a la tentation à tous les deux pas, à l'angle de chaque rue.

Le malheureux qui lutte vaillamment tout d'abord contre ces mille et un périls n'est-il pas vaincu d'avance ? La mère et les jeunes sœurs peut-être qui ont mis en lui tout leur espoir ne sont-elles pas des victimes certaines ?

Le ministère des apôtres de la Tempérance portera aussi la consolation dans les humbles maisons où la mauvaise conduite du père de famille a pour conséquence immédiate la misère et la famine.

Je me figure un pauvre diable retournant chez lui avec sa *paye* après une semaine d'un travail

sans attrait et sans relâche. La détente à la fois physique et morale après tout effort soutenu s'accompagne d'une disposition à la gaîté, du besoin de quelque distraction tranchant sur la monotonie habituelle. C'est à ce moment de réaction que l'auberge a de redoutables appâts.

L'ainée des fillettes attend le précieux salaire pour avoir une modeste robe promise depuis longtemps peut-être ; le garçon a dû manquer à l'école toute la semaine faute de chaussures convenables ; un autre enfant malade réclame un médicament nécessaire ; il n'y a plus de bons pour le pain ; le laitier refuse d'apporter l'aliment indispensable au bébé si on ne lui donne un à compte ... tout cela traverse l'esprit du pauvre hère qui revient à pied au logis, et il passe sans la regarder l'échoppe tentatrice badigeonnée de couleurs vives et parée comme les filles de mauvaise vie avec un luxe insolent et grossier. Fier de sa victoire sur lui-même il continue sa marche plus allègrement, quand ses yeux tombent sur l'une de ces planches où l'on peint à la porte des estaminets un gobelet de bière d'où la mousse déborde. La sensation est presque brutale sur son organisme fatigué, pour son sang alourdi et son gosier asséché. Il passe encore pourtant, comme soutenu par une force inconsciente qui peut-être est la récompense du premier effort. Au moment où, tout ébranlé par cette seconde épreuve, il se demande encore s'il ne va pas, malgré tout, retourner sur ses pas, une troisième auberge s'offre à ses regards. Cette fois c'en est fait de sa résolution. Il ne pense plus, il ne songe plus à résister. Il entre.

Et sa défaillance d'une seconde représente toute une triste histoire de larmes amères, de désespoirs enfantins, de souffrances imméritées.

Et l'on croit qu'il n'y a, en face de ces tristesses, qu'à se croiser les bras ! Heureusement pour les victimes, il y a de bonnes âmes qui ne partagent pas ce commode fatalisme. Des femmes touchées par le malheur de leurs semblables se sont mises partout à l'œuvre.

Tout doucement, sans empiéter sur les droits du sexe fort, elle ont entrepris de remédier à ses erreurs.

Sans sortir de leur sphère, restant les anges du foyer, elles tâchent de préserver des milliers de

familles des conséquences fatales d'une loi coupable.

Leur zèle à la combattre fait supposer qu'elles auraient eu au moins l'énergie de ne pas la laisser passer.

L'incompétence qui s'abstient vaut quelquefois la valeur qui transgresse.

*M<sup>me</sup> Dandurand.*

### Notes d'un Mondain.

(*Pensées intimes.*)

C'est un assez curieux spécimen que mon ami Georges. Comme il m'accorde sa confiance et que je suis son aîné, j'abuse un peu avec lui de ma position de Mentor. Son caractère, d'ailleurs, est de ceux qui courraient au-devant des empiètements s'ils étaient capables d'initiative, mais dont l'inertie se contente de les subir. Leur indifférence radicale offre à toute agression, répond à toute avance par une immuable passivité.

En présence de pareils types on est porté à se demander s'ils ne sont pas des produits spéciaux de notre climat ainsi que de notre situation politique et morale.

Le climat a une influence engourdissante sur le tempérament physiologique, et l'abrutissante monotonie de notre existence nationale a pour effet de produire comme une paralysie cérébrale sur un peuple routinier, lent à concevoir, lent à agir.

Mais je me rappelle à temps que c'est le travers des misanthropes et des vieilles gens que de trouver leurs semblables dégénérés et insupportables.

Comme je ne suis et ne veux être ni des uns ni des autres, je m'empresse d'admettre que Georges Berton n'est nullement une exception toute canadienne; qu'on peut trouver sous toutes les latitudes et dans les états les plus remuants, de pareilles ganaches.

*Ganaches*, c'est d'ailleurs une épithète que nous nous passons réciproquement comme le sel à table. Je pense bien que je dois la mériter aussi. L'énergie n'est assurément pas ma vertu capitale, mais j'ai au moins sur Georges un avantage, — c'est que je sais me fâcher quelquefois. Il l'admettra tout le premier puisque c'est avec lui que je perds le plus souvent patience.

Oui, je puis me vanter de cela: je sais m'indigner. Georges pas.

Racontez lui les choses les plus extraordinaires

ou les plus révoltantes, c'est à peine si vous réussirez à l'étonner un peu; et encore l'obscur phénomène qui doit s'accomplir au fond de la *mer morte* qui est son âme, au récit d'événements anormaux, ne se traduit-il au dehors par aucun des signes ordinaires de la surprise, de l'intérêt ou de la satisfaction.

Ce qui amène sur les lèvres du mortel ordinaire un juron ou un cri de révolte; ce qui mettrait les uns en colère ou ferait bondir les autres de joie ne lui arrachent à lui qu'un petit rire calme, ou bien cette locution élégante lui tenant lieu d'exclamation, d'excuse, de justification pour ses propres torts et d'absolution pour ceux des autres:

— *Qu'est ça fait ?*

C'est le moment où je trépigne pour deux. Je reprends derrière lui en me moquant: *Qu'est-ça fait ! qu'est ça fait !* Dis que cela ne te fait rien si tu veux, espèce de tortue, mais parle donc au moins comme un garçon qui a fini de faire ses dents !

Généralement mon impatience l'amuse; aussi, profitant de l'occasion que lui offre la nécessité d'enlever sa pipe pour lancer une bouffée de fumée, y répond-il par ses *Ah ! ah ! ah !* familiers enfilés dans un même souffle.

C'est pourtant vrai que cet animal là pousse la nonchalance jusqu'à éviter les mots un peu raboteux. Les muscles de sa langue fléchissent devant les r, les x, et toute articulation accentuée.

Ainsi l'autre jour il me racontait, à moi son ami intime, un de ses triomphes oratoires habituels, car ce nigaud, qui n'est pas une bête, a la spécialité des toasts improvisés. Il vous tourne ces petits discours avec une verve, une originalité charmantes.

Le mot *explications* revenait à deux ou trois reprises dans son petit speech, et il ne manquait pas une fois, en m'en faisant le résumé, de pro-

noncer *espliations*. *Espliation*? répétais-je chaque fois derrière lui.

— Oui, oui, repliqua-t-il à la fin — oh, sans ombre d'humeur — tu comprends bien que je prononçai comme il faut ce soir là....

Avec son bon ami il jugeait inutile de renouveler l'effort. Il se reposait...C'est hier que je lui fis observer qu'il tombait dans l'abus commun à notre société consistant à émailler son discours de mots anglais.

— Ta conversation, ajoutai-je, devient un charabia. Et tu sais fort bien que les synonymes de tous ces mots étrangers existent dans notre langue...

Sa bouche se trouvant justement ouverte à ce moment il en profita pour murmurer :

— Il faudrait les chercher !...

Les sentiments de ce type là ! parlons en !

Ce grand corps est doué d'une nature d'élite. Je le considère comme un garçon intègre et exemplaire, parce qu'il n'a jamais fait de mal.—On est si imparfait que cela équivaut presque à un brevet d'excellence.—Son intelligence est très fine et très cultivée, son cœur, ah son cœur !... c'est une marmite (pas d'anarchiste) destinée à mijoter sur *feu doux* sans jamais arriver à complète ébullition.

Georges a trente-deux ans, et toujours le courage moral, l'élan généreux, la belle candeur qui font fléchir l'indépendance d'un homme et le déterminent au mariage lui ont manqué... à moi aussi d'ailleurs. D'où vient que je le juge plus sévèrement à cause de sa lâcheté que je ne me juge moi-même? Je me suis habitué à regarder ma vocation de célibataire comme une espèce de fatalité ; des regrets incessants, des remords accompagnent mon impénitence. Cette conscience nette de mon infortune me vaudra-t-elle une absolution? N'aggrave-t-elle pas au contraire ma responsabilité? Problème troublant.

Georges navigue avec sérénité, lui, au sein de l'erreur. Son mollusque de cœur trouve la béatitude dans la vie végétative. Et si d'aventure un sentiment vif menace de traverser sa torpide atmosphère, on le voit d'un mouvement instinctif se tapir, se renfermer dans sa coquille.

Que de fois ne l'ai-je pas vu, depuis que nous avons été jeunes ensemble, résister par une sorte

d'effroi égoïste à tout assaut de Cupidon. Ce ne fut pas toujours sans peine qu'il se débarrassa du petit dieu crampon.

Il m'arrivait quelquefois à des heures insolites, avec je ne sais quelle agitation perçant sous son habituelle nonchalance, je ne sais quelle fièvre couvant dans le regard. Sans ôter son chapeau il s'asseyait alors devant mon piano dont il parcourait le clavier de ses doigts nerveux.

— Tiens écoute ! disait-il sans me regarder ; voilà l'image de mon âme !

De sourds tremolos dans la basse peignaient le bouillonnement de sève que le pauvre fou cherchait à réprimer comme une souffrance, cependant que la main droite jetait sur ce fond sombre des notes claires, des bouts de mélodie lumineuse, des fugues électriques qui criaient comme malgré lui la passion contenue, l'allégresse trop forte, le pur élan d'un cœur jeune.

Je m'y laissai prendre d'abord. Allant à l'intéressant malade, je lui prenais les mains :

— Tu aimes donc? lui disais-je gagné par son éloquente émotion.

— Sais-tu que c'est embêtant, reprenait le monstre ; je crois que je vais être obligé de voyager. Me voilà sans sommeil après avoir été sans appétit. Ça empire au lieu de diminuer ; l'absence seule me guérira !

J'ai appris avec le temps à baillonner ma romanesque indignation, mais dans les commencements je me lançais dans des philippiques :

— " Pourquoi guérir ! Pourquoi tant redouter d'aimer ! Qu'appréhende donc à ce point ton monstrueux égoïsme? Quel serpent infernal a-t-il empoisonné ta jeunesse que tu ne trouves de joie, de sécurité, que dans l'indifférence et le dédain de tout ? Cède donc au penchant naturel et loyal de ton cœur. Crains moins un bonheur qui demande un peu de dévouement...."

Et j'allais comme cela à perte d'haleine, tandis qu'il reprenait sans m'écouter, je pense, sa mélodie descriptive :

— Pourquoi ne vas-tu pas tout simplement dire à la belle enfant : " Je vous aime, je vous adore ?"

— Mon Dieu, c'est pas cela qui m'embarrasse... si seulement j'étais sûr que mon amour durera ! Je le lui disais hier : " Peut-être dans une semaine,

tout sera-t-il passé. Que deviendrais-je alors, fiancé à vous et ne vous aimant plus ?

— Tu lui as dit cela !...

— Il me semble qu'il était plus loyal de l'avertir...

De fait, au bout de quelque temps, ayant vu se faner en lui sous le souffle de sa maussade raison la fleur d'innocence que Dieu y avait fait éclore parmi les ronces, il revenait rasséréiné, "guéri," éteint, plus mollusque que jamais.

Du fond du fauteuil où il s'affalait en entrant, par derrière le nuage opaque de sa pipe, il philosophait de son ton nazillard :

— Tu vois ! j'aurais eu grand tort de me compromettre. Je ne l'aime plus du tout.

Et cet inconscient, ce brutal original ne man-

quait pas de dire avec la même franchise à l'objet de sa défunte flamme :

— Je vous le disais bien que cela se passerait. C'est tout fini déjà !

Où allons-nous avec des hommes pareils !

Non, il ne faut pas être pessimiste, mais je ne puis m'empêcher de plaindre une génération qui est affligée de tels fléaux.

Les êtres d'une complexité psychologique si étrange sont communs dans notre temps. L'effort de leur débile énergie ne tend qu'à étouffer en eux-mêmes tout sentiment simple dont ils craignent d'être dupes, toute spontanéité généreuse, toute virilité enfin.

Ah ! mes pauvres contemporaines !

*Muscadin.*

## SAVOIR VIVRE.

### LE ROLE DU MOUCHOIR DE POCHE

Il a fallu une civilisation avancée pour nous doter du mouchoir de poche. Les races inférieures, les sauvages l'ignorent. Peut-être leur est-il moins qu'à nous nécessaire.

Au Japon, par contre, on le comprend d'une autre et plus raffinée façon que nous ne faisons, nous autres Parisiens de cette fin de siècle. Les habitants de l'Empire du Soleil-levant transportent cet utile objet de toilette par douzaines, dans les larges manches qui leur servent de poche, quasi d'armoire, déambulant avec eux. C'est qu'au pays du Mikado, le mouchoir ne sert qu'une seule fois ; — il est vrai qu'on le taille dans l'admirable, solide et soyeux papier de riz ; les délicates *mousmés* nous verraient, avec étonnement et horreur, remettre, en notre poche, un mouchoir qui aurait déjà servi, fût-il bordé de fine dentelle et parfumé à l'opponax.

Autrefois, — et pour faire supposer, peut-être, qu'on était exempte des infirmités humaines, — la femme portait prétentieusement à la main, au bal, en visite, dans la rue, son mouchoir fleurant l'ambre ou la verveine, et encadré d'une broderie féerique ou d'un point précieux — mais on avait, en sa poche, un second mouchoir destiné aux usages vulgaires. Aujourd'hui, on n'a qu'un seul mouchoir, il est d'une élégance plus discrète, mais

charmante ; ce qui me fâche, c'est qu'on néglige parfois de l'employer.

Oui, vraiment. Tenez, ne vous est-il pas arrivé plus d'une fois en omnibus, en wagon ou ailleurs, d'être frappé de l'air de distinction d'un nouvel arrivant ? Vous éprouviez pour lui une espèce de sympathie, née de ses manières gracieuses, de sa belle tenue, de tout son maintien, et vous vous amusiez à bâtir des suppositions sur la condition sociale de ce voisin de grande allure. Tout à coup, le héros de votre petit roman se penche en avant et... crache entre ses jambes. C'est fini, votre prince charmant n'est plus qu'un vilain homme vulgaire, et vous lui en voulez de vous avoir détrompé sur son compte. Que dire, quand c'est une femme qui vous inflige cette désillusion, qui fait naître ce mouvement de dégoût répulsif ?

Certes, on ne peut se flatter d'échapper aux misères inhérentes à l'espèce humaine, en certains cas, il faut cracher, mais il y a manière d'obéir à l'injonction de la nature, sans faire bondir le cœur des autres, sans manquer à cette élégance dont un homme chic, une femme distinguée ne se départit pas un instant. Le mouchoir, que la civilisation a mis dans notre poche, devait nous servir à dissimuler notre imperfection physique ; nous pouvions approcher le mouchoir de nos lèvres et... personne ne se fût aperçu de rien — ou si peu, en nous

rendant cette justice que nous songions à ménager les justes répugnances d'autrui.

Je m'étonne bien souvent aussi que le mouchoir sauveur ne serve pas plus souvent, dans les salons, à étouffer la convulsion ridicule de l'éternuement. Vous sentez venir le titillement que vous savez, vite vous appliquez le mouchoir sur vos narines, et on n'entend rien, ou si peu de chose, qu'une personne imbue des façons d'autrefois ne pourrait vous souhaiter les cent mille livres de rente, qui sont le terme des ambitions mesurées à notre époque ; souvent même l'application du mouchoir sert à prévenir, à empêcher l'éternuement, surtout si on serre un peu fortement les deux narines, sous le morceau de batiste.

D'autre part, il arrive qu'on se serve trop ostensiblement de ce mouchoir, dont l'emploi n'éveille aucune idée poétique, dont l'usage n'a rien d'olympien. C'est quand, dans un salon, on déploie ce mouchoir comme un drapeau et qu'on se mouche avec un bruit de fanfare éclatante, comme si l'on était chargé d'appeler les morts dans la vallée de Josaphat. Toutes ces opérations, qui rappellent désagréablement à l'esprit l'empire de la matière, doivent se faire rapidement, *discretement, clandestinement.*

#### AU THÉÂTRE.

Les femmes qui vont au spectacle ne doivent pas se faire de visites entre elles, de loge à loge. Le bon goût exige qu'une femme reste à sa place pendant toute la durée de la représentation.

Les hommes qui l'accompagnent lui font apporter ce dont elle peut avoir besoin : bonbons, fruits glacés, gâteaux. Nous l'engageons, en cette circonstance, comme en toute autre, à faire preuve de sobriété : un gâteau pour apaiser ou prévenir un tiraillement d'estomac, un fruit pour se rafraîchir, c'est tout ce qu'il faut.

Une femme ne doit, sous aucun prétexte, lorgner dans la salle.

Si elle emmène avec elle une parente, une amie, une simple connaissance, elle lui cède la place d'honneur dans sa loge.

Les hommes ne quittent pas, tous à la fois, la loge où ils sont avec des femmes. L'un d'eux reste toujours auprès d'elles. Les hommes ne saluent pas non plus, de l'orchestre (ou d'une loge),

les femmes qu'ils reconnaissent dans la salle. Ils vont leur offrir leurs hommages à la place où elles se trouvent.

#### BIENSÉANCES DE VOISINAGE.

Dans les villes les rapports du voisinage se bornent à peu de chose. On veille seulement à ne pas désobliger, ennuyer ceux qui vivent au-dessus, au-dessous ou à côté de soi, par un sans-gêne trop absolu. On tâche de ne pas piétiner sans raison au-dessus de leur tête, on ferme quelquefois sa fenêtre pour épargner au voisin de côté le supplice d'entendre, pendant des heures, le pianotement hésitant d'un enfant, on prend soin de ne pas lancer d'eau, de pot de fleur, ou de ne pas secouer la poussière de ses tapis sur le balcon du dessous, etc. Bien souvent, presque toujours, on ne connaît pas ceux qu'on ménage ainsi. Des voisins qui se sont rencontrés plusieurs fois, ouvrant leur porte sur le même palier, se saluent sans se parler. Toute femme est saluée dans les escaliers par un homme, qu'elle habite ou non la maison.

En général, on va à l'enterrement d'une personne décédée dans la maison où l'on demeure, alors même qu'on ne l'a jamais vue.

Si un voisin a besoin d'aide ou de secours, on n'hésite jamais à se déranger, à sacrifier un peu de son temps et de son argent, à donner de sa personne.

A la campagne, en province, les rapports de voisinage sont plus étendus. On a beaucoup d'occasions de donner des preuves d'obligeance, de bienveillance, de facilité de caractère. On a aussi beaucoup plus à supporter des autres. Il faut être aussi tolérant que possible. Il est presque obligatoire de saluer tous ses voisins et, s'ils vous adressent la parole, de répondre avec courtoisie.

Mais, pour mériter le nom de *bon voisin*, on n'est pas tenu d'ouvrir sa porte à ceux qui vivent auprès de soi. Je crois même que moins *on voisine*, plus on mérite l'estime et la considération de ceux qui vous entourent. Tout le monde voudrait vivre dans une île déserte, si le voisinage obligeait à laisser pénétrer chez soi des êtres ennuyeux ou antipathiques. Dans les petites villes et les villages, on assiste au convoi d'une personne qui habitait la même rue que soi.

## LE BRAS À OFFRIR.

Beaucoup d'hommes prétendent que le cavalier doit offrir le bras droit à la femme qu'il accompagne dans la rue, au bal, qu'il mène à table, etc. Ils trouvent qu'il est moins respectueux de présenter le bras gauche.

Le cavalier offre le bras gauche pour garder libre son bras droit, qu'il doit consacrer, au besoin, au service de la dame, — qui est "sa dame", selon la vieille expression chevaleresque, tout le temps qu'elle est sous sa protection.—En effet, il

peut avoir à écarter la foule devant elle, le cas peut se présenter où il aurait à la dégager... ou à la défendre. Ainsi que le dit la vieille romance des Porcherons, il faut "un bras pour la défendre"; le bras droit remplit cet office beaucoup mieux que le bras gauche. Quant aux officiers, portant l'épée à gauche, ils sont forcés d'offrir le bras droit lorsqu'ils sont armés. Quand ils ont déposé leur épée ils offrent le bras gauche, à moins que l'habitude ne les emporte..., et alors cela ne peut guère prêter à la critique.

## HYGIENE

## NETTOYAGE DES SOIES.

Les soies se nettoient très bien, si on sait opérer soigneusement. On mêle bien ensemble : 50 grammes de miel, autant de savon doux, 12 décilitres d'eau-de-vie. La robe, décousue, est plongée dans l'eau froide, puis étendue sur une table et bien frottée avec le secours d'une brosse trempée dans la mixture. On rince deux fois, puis une troisième, dans un seau d'eau où l'on a fait dissoudre 65 grammes de gomme. On égoutte sans tordre et on repasse à l'envers.

Autre recette : râpez cinq pommes de terre dans de l'eau claire et froide. Si le costume est en soie légère, coupez les pommes de terre au lieu de les râper. Dans tous les cas, lavez-les bien avant de les préparer. Ne touchez pas à l'eau préparée pendant quarante-huit heures. Après ce temps, passez le liquide. Plongez y plusieurs fois la soie sans la chiffonner ; étendez la sur une table, essuyez-la bien avec une serviette très propre à l'endroit et à l'envers. On repasse à l'envers.

Si la soie était tachée de graisse, on entèverait ces taches au préalable, soit avec de la craie ou de la magnésie et de l'éther, soit avec un jaune d'œuf et de l'eau.

La soie blanche brochée se nettoie à la mie de pain. La soie blanche unie demande le procédé suivant (il n'est pas question du satin) : Faites dissoudre du savon mou dans de l'eau aussi chaude que la main peut le supporter. Frottez la soie entre vos mains, dans cette eau savonneuse ;

arrêtez-vous un peu plus longtemps sur les taches. Rincez à l'eau tiède. Pour sécher cette soie, étendez-la en l'épinglant sur un linge.

Rien ne vaut le fiel de bœuf pour la soie noire (et pour d'autres étoffes encore). On jette la liqueur bilieuse contenue dans la vésicule que vous savez dans autant d'eau bouillante qu'il est nécessaire. A l'aide d'une éponge trempée dans ce liquide, on nettoie la soie, à l'endroit et à l'envers (le tissu est étendu sur une table). On rince à l'eau claire, toujours sur la table, toujours des deux côtés, toujours à l'éponge. On fait ensuite dissoudre un peu de gomme arabique ou de gélatine dans de l'eau, on humecte son éponge de ce nouveau liquide, pour la passer sur l'envers de la soie. On épingle celle-ci sur un linge pour la faire sécher.

Un moyen certain d'enlever les taches de graisse sur les soies noires et loutre, c'est de les frotter à l'aide de papier d'emballage de couleur marron, que tout le monde connaît. La friction doit être vigoureuse, elle réussit alors parfaitement.

Ne brossez jamais la soie. La brosse endommage cette étoffe. Essayez-la avec l'endroit d'un morceau de velours,

## NETTOYAGE DU VELOURS.

Si vous possédez une excellente femme de chambre, il vous sera possible de remettre à neuf les

vêtements de velours qui peuvent être tachés, usés ou miroités. Il faut, bien entendu, découdre ces habits quelconques, pour opérer lé par lé, morceau par morceau.

On met des braises bien rouges dans un réchaud ; sur ce réchaud, on place une plaque de cuivre épais, de dimensions convenables. Quand elle est très chaude, on dispose dessus du linge plié en plusieurs doubles et mouillé à l'eau bouillante. Puis on étend, sur ce linge, son velours qui y repose du côté de l'envers. Ne vous effrayez pas de voir s'en élever une vapeur noire très épaisse. C'est le moment de passer, avec une extrême légèreté, une brosse douce sur le velours. Enlevez-le ensuite et faites-le sécher à plat sur une table. Sec, il aura recouvré toute sa beauté.

Si on ne s'en sert pas immédiatement, on le roule dans un papier de soie.

Quand le velours est écrasé, aplati, on le tend au-dessus de l'eau bouillante. C'est l'envers qui doit être exposé à la vapeur. Puis on le brosse à rebrousse-poil.

Avant de ranger les robes, les manteaux, les jaquettes en velours ou en peluche, il faut en enlever la poussière. Pour ce faire, on répand sur l'étoffe du sable sec et très fin. Puis on brosse jusqu'à ce que le dernier grain de sable ait disparu. Si l'on remarque des taches de bûe sur ces vêtements, on délaie un fiel de bœuf dans de l'eau presque bouillante et on y ajoute un peu d'esprit-de-vin ; on trempe une brosse douce dans le mélange et on brosse la tache. L'opération est répétée au besoin. Pour finir, on applique à l'envers du velours et au moyen d'une éponge une faible solution de gomme.

#### LES TACHES.

Une tache déshonore un vêtement. Quand on en découvre une sur sa robe ou tout autre habit, il faut l'enlever au plus vite.

Les taches d'encre sur la laine et le drap demandent l'emploi de l'acide oxalique ; mais, afin que l'acide n'endommage pas la couleur, on applique par-dessus cet acide de fort vinaigre. Sur les tissus blancs, le citron, le lait, le jus de tomate mûre, etc., ont tout pouvoir contre les taches d'encre.

Quand la couleur d'une étoffe a été accidentel-

lement détruite par un acide, on frotte les parties atteintes avec de l'ammoniaque, et la couleur reparaît.

Les taches de bougie se lavent avec de l'eau de Cologne.

Une tache de vernis, de peinture, sera d'abord recouverte de beurre ou d'huile d'olives, puis on fera des applications d'essence de térébenthine. Si la tache est ancienne, on remplacera la térébenthine par du chloroforme, qui doit être employé avec précaution.

Le vin de Xérès fait disparaître les taches produites par le vin de Bordeaux. Il faut les en frotter doucement.

Les taches de sang seront saturées d'huile de pétrole, puis lavées à l'eau chaude.

Quand on enlève une tache de fruit (ou toute autre), il faut frotter *dans le sens* du tissu et non en cercle, ni en long, ni en large, ni au hasard.

Les taches de graisse sont les plus désagréables de toutes, d'autant qu'elles s'élargissent toujours plus et offrent un aspect plus repoussant que les autres. Il y a bien des moyens, heureusement, de s'en débarrasser.

Avant d'enlever les taches sur les étoffes de laine, posez dessus un papier absorbant, repassez au fer chaud, puis employez eau de savon et ammoniaque.—Le chloroforme est employé avec succès et aussi un mélange d'alcool et d'ammoniaque.

On humecte encore ces taches d'eau ammoniacale, on pose dessus un papier blanc et on repasse au fer chaud.

On en frotte la tache avec de la craie (à l'envers du tissu) et on laisse en l'état pendant un jour.—On double une carte de visite, on pose le côté rugueux sur la tache et on repasse au fer chaud, mais légèrement.

Beaucoup de personnes préparent des boules à dégraisser, afin d'avoir toujours le remède sous la main. Faites une pâte dure au moyen de terre à foulon et de vinaigre, donnez la forme de boules, faites sécher. Pour vous en servir, râpez la boule sur la tache que vous avez humectée. Laissez sécher et ensuite enlevez à l'eau tiède.

Voici encore trois formules pour préparer des eaux et mixtures à détacher :

1<sup>o</sup> Essence de térébenthine très pure, 26 grammes ; alcool à 40°, 31 grammes ; éther sulfurique,

31 grammes. On bouche bien le flacon où l'on a versé les substances et on l'agite pour mêler. Pour employer la mixture, on dispose le tissu sur lequel il faut opérer sur un linge plié en plusieurs doubles. On humecte bien la partie tachée avec la préparation et on frotte légèrement avec un linge fin. Si la tache est vieille, on chauffe l'étoffe à l'endroit où elle se trouve;

2° Mélangez bien de l'ammoniaque, de l'éther, de l'alcool, par parties égales ; puis placez sur la tache un morceau de papier brouillard, que vous mouillez d'abord à l'aide d'une éponge imbibée d'eau pour le rendre plus absorbant. On humecte ensuite avec la mixture et on frotte la tache. En

un instant, elle est dissoute, saponifiée, absorbée par l'éponge et le papier ;

3° Voici maintenant pour enlever les taches de toute nature, aucune ne résiste : Versez, dans une bouteille à large encolure, deux litres d'eau de fontaine bien nette et bien pure ; ajoutez gros comme une noix de cendres gravelées, une noisette de potasse, deux citrons coupés en tranches. Laissez digérer le tout pendant vingt-quatre heures. Filtré ensuite la liqueur et conservez en flacons bien bouchés. Quand vous voulez agir sur la tache, vous l'humectez avec l'eau préparée, puis vous frottez immédiatement la place avec de l'eau fraîche.



On sait que la France est en train de conquérir une précieuse colonie dans l'océan Indien.

C'est le royaume malgache composé de la superbe île de Madagascar que quelques régiments français sont allés prendre à la provocante reine des Hovas. La campagne est exceptionnellement dure aux braves soldats français dont rien cependant ne peut abattre le courage. Lisez plutôt la lettre d'un officier, du corps expéditionnaire de Madagascar, que la *Nouvelle Revue* publie dans ses *Pages courtes*. Comme elle est touchante dans sa simplicité !

Il faut être loin de la patrie pour savoir combien nous est cher tout ce qui nous vient d'elle. Et il en va de même pour la famille, les amitiés, les relations, les sympathies qu'on a pu inspirer et ressentir. C'est certainement de loin, dans l'exil, qu'il soit volontaire ou non, qu'on jouit le plus vivement de tout cela.

Les joies qui nous en viennent, par les deux courriers de chaque mois, sont intenses en proportion des privations de cœur qu'on subit dans l'intervalle. Mes camarades sont comme moi-même à cet égard. Je les vois devenir sensibles et le devenir de plus en plus, à mesure que les jours de la séparation s'ajoutent aux jours. J'en sais, et plus d'un, qui sont touchés jusqu'aux larmes à la moindre brise d'affection soufflant la France jusqu'à nous.

Cela ne veut pas dire que notre virilité y perde rien. D'être sensible de cœur n'empêche pas d'être viril d'âme, et je compte bien que nous le serons jusqu'au bout, jusqu'à Tananarive, jusqu'à la victoire.

Nos hommes ont le moral beaucoup moins sauf que nous. La différence d'âge en est, en grande partie, cause. Plus jeunes, ils ont moins de résistance aux funestes influences du climat, et il n'en

manque malheureusement pas à qui la fièvre, la maudite fièvre, n'abat pas seulement le corps, mais l'âme aussi.

Pourtant le plus dur est fait maintenant. Au-delà de Suberbieville le pays va devenir salubre pour ceux qui monteront à Tananarive.

Nous ne sommes donc pas à plaindre et ne nous plaignons pas ; mais je crois pouvoir dire que nous aurons, dans quelque peu, bien mérité de la France, pour laquelle nous sommes ici. C'est notre ambition à presque tous d'en bien mériter encore, tant qu'il faudra, jusqu'au bout. Et, en voyant partir, ce matin même, les premiers rapatriés qui quittent en ce moment la rade de Majunga, nous n'envions pas leur sort, nous qui restons.

En leur serrant la main, bien émus quand même de penser qu'ils seront en France dans une vingtaine de jours, nous leur avons dit en riant :

“ Dites bien des choses à la France, dites-lui que nous l'aimons bien ! ”

∞ Il y a des pages d'une pénétrante mélancolie dans ces *Souvenirs d'un Matelot*, que M. Georges Hugo donne à la *Nouvelle Revue* ; nous en détachons un chapitre : *Pourquoi sommes-nous ici ?*

Pourquoi sommes-nous ici ?... La guerre ? on ne nous en parle jamais ; je crois bien que personne n'y pense à bord. Les vieux maîtres attendent leur retraite ou la médaille militaire, comme des bureaucrates. Les officiers jouent beaucoup au tritrac, et mènent grand tapage au carré. Leurs jolies chambres sont confortables, et tapissées parfois de photographies de belles dames. Ils sont irréprochables d'élégance, quand le canot major est paré pour les mener à terre. Ils passent devant nous comme des étrangers ; ils vivent à côté de nous exactement comme le roi vit dans le même palais que son concierge. Ils aiment à faire bonne chère ; nous le savons par les plats qu'on leur apporte et qui traversent le pont tout fumants, contrastant si férocelement avec nos grosses gamelles d'étain remplies de pommes de terre et de viandes sèches, toujours.

Il paraît que l'amiral, dans son salon de damas rouge, à l'arrière, cache et conserve, dans une petite armoire bien fermée, des cartes, des plans, des ordres compliqués peut-être. C'est le mystère. L'amiral est si loin de nous ! Nous ne le voyons

presque jamais ; il vit là-bas, dans son Vatican, et nous ne savons pas comment il parle.

Pourtant je sais qu'il a de beaux pantalons blancs l'été, des redingotes de drap fin qui lui vont fort bien, des escarpins vernis, et qu'il est abonné à un journal d'images, *la Vie Parisienne*, dont quelques anciens numéros traînent dans les batteries. Je sais qu'il est vieux, que ses favoris sont très blancs et soyeux, et qu'il n'aime pas le bruit ; les hommes qui, la nuit, font le quart au-dessus de sa chambre, ont l'ordre de marcher pieds nus pour que leurs pas ne troublent point le sommeil du maigre vieillard, et l'on veille sur ce sommeil comme sur celui d'un tout jeune enfant. Je sais aussi que les deux pièces de 10 qui ornent son salon ne servent pas pendant les tirs du canon ; le déplacement d'air pourrait casser les jolis cadres pendus aux murs, les bibelots rares et la vaisselle de famille enfermée dans un grand buffet sculpté. Et puis, ces deux canons-là sont des bijoux de propriété, des objets d'art polis et brillants, frottés, astiqués ; on peut y toucher sans se salir, car l'amiral n'aime pas la graisse ; aussi les mécaniciens le connaissent-ils encore moins que nous ; il ne descend dans la machine qu'aux jours de grandes inspections. Alors, ganté de peau blanche, l'amiral promène ses mains d'évêque sur les roues, les tuyaux de cuivre, les plonge dans la complication immobile des engrenages ; malheur aux hommes qui ont oublié un peu d'huile sur leurs pièces de machines, un peu de cette vilaine huile jaune qui tache les gants blancs.

Voilà ce que l'équipage sait, voilà comment nous apparaissent ceux qui disposent de nos existences.

Mais tout l'état-major nous ignore, nous autres pauvres hommes marqués comme les brebis d'un troupeau ; il a pour nous l'indifférence hautaine de la supériorité pour la foule, pour la foule qui obéit, et cette indifférence est une tradition que respectent les officiers, depuis l'aspirant, jeune homme arrogant et imberbe, jusqu'aux plus anciens couverts de galons.

On prend nos bras, comme on tourne une roue de mécanique, mais on ne nous dit jamais : “ Quand il y aura la guerre, il faudra faire ça, il faudra faire ça. ” Les chefs sont muets pour nous, et nous commandent, de loin, indirectement, d'une façon distraite, d'une voix spéciale. On nous met

derrière des murailles d'acier, et l'on oublie de nous apprendre que nous y sommes pour nous y battre un jour. Ces mots : *la guerre*, je ne les ai jamais entendu prononcer.

Pourquoi sommes-nous ici ? Parce qu'on y est forcé, et c'est tout.

#### LA VILLÉGIATURE DANS L'ANTIQUITÉ.

∞ Quand revenait la belle saison, les riches Romains laissaient derrière eux les horizons sévères de la campagne romaine dont la gravité les aurait attristés. Horace avait pu se contenter de sa ferme en Sabine, et Juvénal, l'ennemi des façons à la mode, s'estima heureux d'un petit jardin dans le voisinage de la mélancolique Frosinone. Mais Pline remontait jusqu'au lac de Côme, Tibulle et ses amis jusqu'aux vallées riantes de la Toscane ; quelques-uns descendaient vers la Grande Grèce et la Sicile, vers Tarente ou Syracuse, et là, retenus par les vents tièdes de l'Afrique, ils prenaient souvent leurs quartiers d'hiver. La plupart s'arrêtaient en Campanie, et demandaient asile aux rivages du golfe de Naples. Ceux-ci étaient donc le rendez-vous d'été du beau monde de Rome.

A la droite de Naples, au-delà des collines de Pausilippe, entre Pouzzoles et le cap Misène, et particulièrement autour du petit golfe de Baïa, aujourd'hui désert, s'élevaient des thermes magnifiques, des châteaux de plaisance, des édifices destinés aux amusements des visiteurs, et des résidences impériales. Il n'est pas douteux, d'après les témoignages explicites des écrivains latins et les ruines considérables de cette contrée, que celle-ci ne fût un lieu de réunion pour la nombreuse clientèle des princes.

Les familiers d'Auguste et de Néron y retrouvaient les fêtes, les orgies et quelquefois les tragédies du Palatin. La licence des mœurs à Baïa était déjà fameuse au temps de Cicéron, à qui Clodius reprocha d'y posséder une villa. Sénèque, que les sérénades nocturnes empêchaient d'y dormir, appela cette ville l'hôtellerie de tous les vices. Les courtisanes en renom y accouraient de Rome pour la saison des bains, et les viveurs endettés y mangeaient, selon Juvénal, l'argent de leurs créanciers en festins d'huitres du lac Lucrin. Le soir, des barques chargées de fleurs et de mu-

siciens voguaient lentement vers le large pour ne rentrer qu'à l'aurore, et Néron, qui fut, de son aveu même, un grand artiste, avait choisi, pour y noyer sa mère, par une nuit étoilée, ce golfe si charmant et si joyeux.

∞ Voici ce que dit le *Canada Français* de St. Jean de l'une de nos plus charmantes artistes qui s'y est fait entendre dans le cours de l'été.

“ Nos prévisions ont été dépassées. La jeune et gracieuse diva n'a eu qu'à moduler une phrase de sa voix d'or pour conquérir son auditoire. Notre public si fin appréciateur des choses artistiques a fait à Melle Marier l'accueil qu'elle mérite. On l'a applaudie, rappelée et acclamée avec feu.

On ne peut entendre sans émotion ce timbre moelleux, passionné, cet organe si pur, si souple et si puissant à la fois qu'il donne l'impression d'un vol de colombe dans l'azur infini. Nous ne voulons pas entreprendre de dire, ni surtout d'analyser tout le bien que nous pensons de cette artiste appelée à de grands succès. Qu'il suffise de constater que son talent satisfait pleinement le goût de ses auditeurs et que devant elle on se sent en présence d'un interprète inspiré de l'art.

Nous souhaiterions d'avoir plus souvent des fêtes exquises comme celle que Melle Marier nous a donnée lundi dernier.”

#### LA PREMIERE DENT.

Oui, la voilà, c'est vrai, c'est la première dent,  
 Qui fait toc, toc, au bord du gobelet d'argent,  
 Et la maman rêvait cette dent fraîche éclosée.  
 Pétale de jasmin glissé dans une rose.  
 Yvette, en souriant, la montre à tous les yeux,  
 Et nous tous d'admirer ce joyau précieux  
 Comme nous admirons tout en notre mignonne.  
 Elle sait applaudir et rit comme personne,  
 En bégayant “ ma ma ” de sa si douce voix.  
 Elle envoie un baiser, gardant ses petits doigts  
 Très longtemps sur sa bouche. . . Yvette est trop jolie,  
 Et mon amour d'afeule est presque une folie ;  
 C'est le Chaperon rouge ; la mère du trésor  
 En était folle, et la grand'mère plus encor ;  
 Mais pourquoi s'excuser d'un amour légitime ?  
 C'est de ne l'aimer point qu'on pourrait faire un crime ;  
 Je veux bien avouer qu'à propos d'une dent  
 J'en conte un peu trop long sur elle. . . et, cependant ! . .

Jane Blanchon.

## Une Enfant de Genie

Il y a certainement parmi nos lecteurs bon nombre de musiciens qu'intéressera cette lettre écrite par l'un de nos plus grands maîtres français :

PARIS, 16 AVRIL 1895.

“A mon cher et charmant confrère”

“Jeanne Blancard toutes mes”

“affectionnées pensées.”

Massenet.

Maintenant, qui donc l'auteur d'*Hérodiade* traite-t-il de cher et charmant confrère?... Tout simplement une enfant de neuf ans et demi, Jeanne Blancard, que les Anglais ont surnommé *the little Mozart*.

C'est un réel prodige de la nature, sans surmenage ni surchauffage. Je n'en parle pas comme pianiste, bien qu'elle soit une surprenante exécutante. C'est seulement comme compositeur qu'elle a stupéfié tous ceux qui, l'ayant entendue, sont assez compétents pour la juger. En effet, c'est comme improvisatrice qu'il faut admirer cette fillette qui, sur des notes données par l'auditeur, fait jaillir instantanément de son cerveau et sous ses doigts des mélodies harmonisées dans les styles grégorien, classique, moderne, et même wagnérien. Il faut aussi mettre à l'épreuve son oreille miraculeuse, soit pour lui faire reconnaître la tonalité d'un morceau, celle d'une modulation, — que d'ailleurs elle exécute sans difficulté, — et même la composition d'un accord baroque, fait à dessein, pour tendre des pièges à ses surprenantes facultés.

Jeanne Blancard, dont nous donnons ici le portrait, a ceci de supérieur, relativement aux autres enfants exceptionnellement doués ou présentés comme tels au public, c'est que ses improvisations prouvent qu'elle est capable de composer, et que *Fingal*, l'opéra signé de sa main mignonne, n'est pas l'œuvre d'un professeur complaisant.

A quatre ans, en 1889, elle touchait les pianos du Palais des Enfants à l'Exposition du Champ-de-Mars. Voilà donc une date bien établie au point de vue de son âge. *Le Figaro* a publié sa première composition. En 1893, la Société des auteurs et compositeurs l'admettait au nombre de ses membres. La maison Brandus l'a liée par traité, retenant tout ce qu'elle composera pendant plusieurs années. A huit ans, à Notre-Dame, elle a dirigé elle-même un orchestre de cent vingt exécutants, à l'occasion d'une fête des sauveteurs de la Seine.

Cette petite grande artiste est aussi simple, aussi charmante, joyeuse et enfantine que privilégiée. Il m'est cependant encore un devoir : celui de rendre justice à M. Josset, son éducateur, dont la méthode produit des résultats extraordinaires, puisque, chez les jeunes aveugles auxquels il s'est particulièrement attaché, tous avec moins d'inspiration, moins de précocité que son élève favorite, — mais avec autant de technique, — réussissent en peu de mois à lire, écrire et composer la musique à leur gré.

## Les Fards et les Parfums, il y a quelques Siècles.

M. Alfred Franklin vient de faire paraître un volume consacré à décrire la vie d'autrefois. L'un des plus curieux chapitres de celui-ci étudie l'usage des fards et des parfums.

Le *Temps* en fait l'analyse suivante :

Dès le treizième siècle, l'on appréciait en France les drogues destinées à teindre les cheveux, les cosmétiques pour la peau, les pâtes épilatoires, les pommades pour les lèvres, les poudres dentifrices, les parfums, etc. Les femmes recherchaient le musc et l'ambre, se barbouillaient le visage de blanc, de rouge et même de jaune. Elles raffolaient alors du linge couleur crème, et c'est de sa-

fran que les véritables élégantes se badigeonnaient. On plaçait au milieu du linge, afin de le parfumer, des sachets appelés *cousinets* ou *coussines*, remplis de senteurs.

Les années qui s'écoulaient n'atténuent nullement ce goût. Au quatorzième siècle, la haute société fait surtout usage de la lavande et de la violette. Les femmes portent alors des bijoux d'or et d'argent, appelés *pommes à mettre senteur*, qui sont emplis de parfums. Au quinzième siècle, c'est la poudre de violette, celle de Chypre, la civette, le musc, l'ambre gris, les essences de fleurs d'orangers, de roses et de romarin qui sont en honneur.

Un système de parfumerie très en honneur aux quinzième et seizième siècles consistait dans *les oiselets de Chypre*. Ces oiselets étaient faits d'étoffes et parfois recouverts de plumes, afin de mieux imiter la nature. Après les avoir remplis de poudre parfumée, on les plaçait, comme de véritables oiseaux, dans de riches cages suspendues aux plafonds ; ou bien on les enfermait dans des encensoirs, dans des coffrets entr'ouverts. Parfois aussi on en modelait au moyen d'une pâte où entraient des aromates et des matières inflammables. Ceux-là s'employaient comme nos pastilles du sérail ; elles constituaient des boules de senteur, "lesquels on brûle lentement au feu, pour jouir de la saveur et agréable fumée qui sort d'iceux".

C'est au dix-septième siècle que la fureur des parfums fut à son apogée. La cour donne l'exemple. On disait d'Anne d'Autriche qu'avec du beau linge et des parfums on la mènerait en enfer. Louis XIV suivit d'abord l'exemple de sa mère. Il faisait fabriquer en sa présence, "dans son cabinet, les odeurs qu'il portait sur sa sacrée personne". L'exemple venu d'en haut produit son effet dans toutes les classes de la société où l'on se parfume avec fureur. L'abus devient tel qu'il donne matière à la satire.

On se rappelle Gorgibus s'écriant dans les *Précieuses ridicules* : "Ces pendants-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal et mille autres brimborions que je ne connais point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons pour le moins, et quatre valets vivaient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient." Il n'y a aucun ingrédient dans cette énumération qui ne fût effectivement employé à cette époque. *Le parfumeur françois* et *le parfumeur royal* donnent en effet des recettes où entraient la panne de porc mâle, les pieds de mouton et de veau, et même les têtes de veau.

L'usage des parfums diminua tout à coup sous Louis XIV. Ils avaient un jour incommodé le grand roi, et celui-ci les proscrivit de la cour. Ils y reparurent après sa mort, mais sans retrouver toutefois leur ancienne vogue.

Les livres consacrés à la parfumerie sont remplis de recettes destinées à embellir le visage. Un

ouvrage d'André Le Fournier contient, entre autres, les suivantes :

"Pour faire les cheveux blons. Pour avoir les cheveux noirs. Pour multiplier les cheveux. Pour faire tomber le poil. Pour faire la face belle et blanche. Pour oster les tasches et macules du visage et d'autre part. Pour allustrer, purifier et faire triompher la face de la personne, qu'elle semblera n'avoir que XV ans. Une manière de se farder le visage la nuit, et le frotter quand l'on va se coucher."

Voici le procédé qu'il donne pour rendre aux visages fanés la fraîcheur de la jeunesse :

"Prenez des œufs de géline fraiz sans leur coquille, une douzaine ; canelle fine, une once ; du lait de ânesse, douze onces. Tout soit distillé et meslé ensemble, puis mis en alambic de verre à distiller. Et de l'eau qui sortira soit lavée la face."

Girolamo Ruscelli, qui publia en Italie, vers le milieu du seizième siècle, un volume de *Secrets*, traduit en plusieurs langues et connu en français sous le titre de : *Les Secrets du seigneur Alexis*, expose un remède infailible, mais compliqué, pour faire la chair colorée à celui qui l'a pâle :

"Prends pigeons blancs et les fais engraisser de pignons par quinze jours, puis les tuer. Et ayant jetté la tête, les pieds et les entrailles, fais-les distiller à l'alambic, avec demy-pain d'alun succarin, trois cens feuilles de fin argent battu, cinq cens feuilles d'or, et la mie de quatre pains blancs détrempée en lait d'amandes, une livre de moëlle de veau ou de bœuf, et sain (graisse) de porc frais. Fais-le tout distiller à petit feu, et en auras une eau très parfaite."

Une chanson de Coulanges publiée en 1698 donne la "recepte pour estre belle" (sur l'air de *Joconde*) :—

Un nez avec la coque d'œuf  
De rouge devient pasle,  
Un teint avec du fiel de bœuf  
Le préserve du hasle ;  
Mais voulez-vous l'avoir plus beau  
Que n'eût jamais Niquée,  
Souvent d'une teste de veau  
Respirez la fumée.

L'art de se farder se perfectionna beaucoup au dix-septième siècle. Fitelieu écrivait, en 1642,

dans la *Contre-Mode*, que, pour farder une élégante, il fallait une boutique entière. "Ce sont, dit-il, entre autres drogues, la céruse, le sublimé, le rouge d'Espagne, l'alun zaccarin, la mie de pain, le vinaigre distillé, l'eau de fleurs, les fèves, la fiente de bœuf, les amandes, etc. D'autres semblables fatras embarrassent toute une chambre de mille bouêtes ; autant de fioles et de vases peuvent remplir une maison." Le même écrivain nous apprend que les femmes faisaient usage de "masques de qui les toiles sont ajustées pour le fard, et qu'on porte dans le lit".

La poudre et les mouches apparaissent au dix-huitième siècle, et deviennent d'un usage tyrannique. Le comte de Vaublanc, qui avait passé plusieurs années à Saint-Domingue, et qui revint à Paris en 1782, raconte ainsi le spectacle qu'offraient les dames :

"Au moment où j'arrivai en France, je fus bien frappé des modes nouvelles. On portait encore beaucoup de rouge et des mouches ; l'excellent goût de la reine n'avait pas encore pu les faire disparaître. Au-dessus du front s'élevaient des cheveux bien crêpés, bien raides, bien graissés et bieu poudrés. Cette coiffure était à angles droits, saillants et rentrants, et avait un air menaçant, comme une fortification. Pour accompagner ces bastions, on mettait, des deux côtés et sur le cou, de grosses boules bien raides, bien graissées et bien poudrées, bien tenues par des broches de fer, et qui avaient le charme de salir sans cesse le cou.

"Les cheveux de derrière, bien graissés aussi, et encore plus poudrés que le reste, étaient relevés, tantôt en plusieurs nattes ou tresses, tantôt en un chignon volumineux qui faisait peur à tous les

meubles et à tous les habits qui en approchaient. La poupée ainsi coiffée avait du rouge sur les joues et quelques mouches. Le bon ton voulait que le rouge fût très épais, qu'il touchât les paupières inférieures des yeux. Cela, disait-on, donnait du feu aux yeux. On tenait tant à ce rouge que toutes les femmes avaient dans leur poche une boîte plus ou moins riche, dans laquelle étaient les mouches, le rouge, le pinceau, et surtout le miroir. Plusieurs dames renouvelaient sans façon, à leur aise, leurs belles joues rouges partout où elles se trouvaient. J'oubliais de dire qu'une mode impérieuse força bientôt toutes les femmes à substituer une poudre rousse à la poudre blanche ; elle produisait une saleté abominable sur le front, le cou et les épaules."

Cette mode s'imposait à toute femme, quelque haut placée qu'elle fût. "En 1745, Marie-Thérèse arriva d'Espagne pour épouser le dauphin. On s'aperçut avec terreur qu'elle ne se fardait point. Pendant le voyage, on eut soin de lui expliquer qu'à la cour de France son teint frais et rose paraîtrait blafard, et qu'il était de toute nécessité qu'elle le peignit un peu. Elle s'y refusa nettement, et, comme on insistait, finit par répondre qu'elle y consentirait 'si le roi, la reine et M. le dauphin le lui ordonnaient'. Un exprès fut dépêché à Versailles, où, la matière ayant été mise en délibération, tout le monde convint que l'aspect de cette tête blême épouvanterait le dauphin. Le duc de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre, eut donc mission d'aller au-devant de la dauphine et de lui transmettre la décision prise. Marie-Thérèse se résigna."

## Le Théâtre Français.

Tout ce qui peut contribuer à accroître en cette colonie anglaise le prestige de notre nationalité mérite l'accueil sympathique des canadiens.

Un théâtre, à condition qu'il nous donne des œuvres morales et artistiques, est justement l'agent précieux qui fera éclater aux yeux des plus ignorants ou des plus préjugés la supériorité du génie français.

A certain moment tragique de notre histoire, lors de l'union des provinces, nos pères se demandèrent avec angoisse si la volonté du tyran n'allait pas s'accomplir.

Les moins pessimistes crurent presque que le châtimeut d'Albion aurait l'effet voulu : que notre race allait se désagrèger et périr au sein d'un élément hostile, envahissant, accapareur.

La caste orgueilleuse qui nous opprimait avait déjà décrété que nous ne serions dans notre patrie que des *bûcherons* et des *porteurs d'eau* (ces prophètes aveuglés par le fanatisme n'avaient pas prévu l'aqueduc). La digne fermeté de nos compatriotes, leur courage, leur talent ont démenti ces aimables pronostics.

Notre race forme aujourd'hui le tiers de la population du Canada ; elle a reconquis dans cette province son gouvernement autonome, et ses représentants ont accès aux premières places dans celui qui régit la nation toute entière.

Il faut considérer comme une des plus significatives manifestations de l'épanouissement de notre vitalité, l'établissement d'un théâtre français dans la métropole canadienne.

Une telle institution sera de plus un lien nouveau, qui renouvellera parmi nous les traditions historiques et du beau langage un peu oubliées. Elle ravivera les sources de notre génie national, et imposera à l'élément anglais, qui nous avait

jadis voué à l'esclavage, le sentiment de notre valeur.

En venant dans ce théâtre, qui résonne des purs accents de notre langue maternelle, applaudir les chef-d'œuvres de l'art français, il apprendra à nous respecter.

Avec la largeur de vue, qui est d'ailleurs un des beaux traits du caractère britannique, nos concitoyens d'origine anglaise admireront franchement les œuvres exquises de nos maîtres, et — selon l'expression du marquis de Lorne — "la pureté du grand idiome qui est entré pour une si large part dans la formation de la langue anglaise."

J'ai parlé d'œuvres exquises. Il semble que la Direction du Théâtre Français soit bien déterminée à ne nous offrir que celles-là. C'est aussi bien à cette condition seule que nous pouvons regarder son existence comme un bienfait.

Nous examinerons d'ailleurs dans un prochain numéro quels opéras peuvent être recommandés aux mères de famille et à la jeunesse.

### Conseils de la Mere Grognon.

Je ne puis mieux faire que de vous citer aujourd'hui la leçon de mon conseiller quotidien: l'auteur des *Airs Spirituels* :—

" Dans la société vous traitez continuellement avec des personnes de divers caractères, avec des esprits mal faits, et par les seules lois de la politesse vous dissimulez l'ennui ou la contrariété qui résultent pour vous de ces relations. Et, dans votre famille, vous ne voudriez pas faire par esprit de charité, d'indulgence, ce que vous faites pour des étrangers auxquels vous voulez laisser une



bonne impression de leurs rapports avec vous ?

"Le seul amour-propre (sans parler de la charité) devrait vous empêcher de vous plaindre du prochain ; car votre mécontentement à son égard prouve que vous avez en vous-même beaucoup à corriger où à acquérir. Prenez pour règle de ne parler de choses défavorables aux autres que lorsqu'il y a réelle utilité ; car alors ce n'est pas seulement permis, *il le faut*. Avant de laisser voir qu'un défaut vous blesse dans les autres, examinez d'abord si de votre part ils n'ont pas lieu d'en être blessés."

## Chronique de la Mode

## CE QUI SE PORTE.

∞ La faille et toutes les variétés de soie cordée.

∞ Les doubles jupes et les draperies légères ont fait leur apparition chez quelques faiseurs français.

∞ La pélerine courte et très garnie ne perd rien de sa vogue. Elle est très ample du bas, tombant en plis gracieux des épaules, et se monte sur un joug ou empiècement recouvert de dentelle ou de jais, ou des deux ensemble. Le joug se termine par un collet rabattu orné de même façon.

∞ Les blouses de velours brun ou noir, ajustées derrière et sur les côtés, mais bouffantes devant, avec grosses manches, se mettront avec les jupes de crépon et de mohair de bonne heure cet automne.

∞ La bengaline anglaise est une des étoffes à la mode.



No. 795. Prix 20 cts.

## POUR TOILETTE DE MARIÉE.

∞ La peau de soie, avec dessins et unie, la riche soie cordée et le satin ivoire seront employés. On fera les corsages armures en dentelle ou passementerie sur un satin fort et luisant.

∞ Il y a de nouveaux tissus pour robes du soir. Ce sont des satins légers nuancés vert et blanc, qui se combinent avec la dentelle vénitienne crème et un velours foncé.

∞ On fait des pélerines avec les brocarts à fond sombre, qu'on garnit d'ornements noirs.

∞ Le commode costume, consistant en une jupe de serge noire, bleue, grise ou verte, garde encore sa faveur; seulement, les blouses pour le temps frais seront de soie écossaise. C'est un costume de "trottin" très pratique.

∞ On en fait encore en serge mastic: jupes à godets et blouse de faille mastic et violette à plis alternatifs.

∞ La femme qui depuis quelque temps empiète sur le domaine masculin emploie cette année les draps et tweeds sombres, soit rayés ou à carreaux, pour les jaquettes d'automne et les costumes entiers. C'est *chic* et durable.

∞ Les volants de Chantilly ou de guipure vénitienne, de huit à quatorze pouces de largeur, garnissent les jupes de robes, les pélerines, et s'emploient aussi en guise de fichus Marie Antoinette, de tours de cous pour robes décolletées. Les largeurs moindres servent aux ruches, bretelles, plastrons, et comme *coquilles* pour orner les corsages, le bas des jupes et les *tea gowns*. On en fait aussi des petites ruches pour les pélerines courtes.

∞ Le grand collet de matelot rond ou carré, qui est si populaire l'été, est maintenu sur les robes de la saison, et se fait en velours, peluche, soie moirée ou cordée. A partir des bébés jusqu'aux grand'mamans on porte avec avantage ces cols. Les personnes un peu fortes feront bien d'en prolonger les pointes jusqu'à la taille.

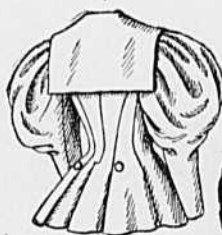
∞ La forme des corsages est encore volumineuse du haut. Manches bouffantes et larges,



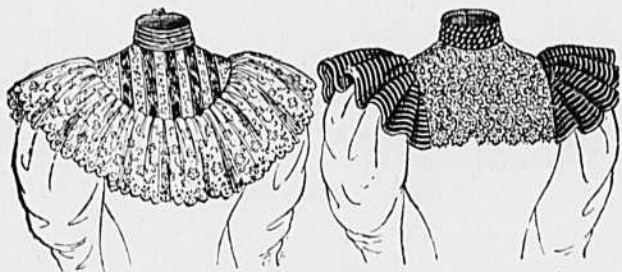
No. 5741. Prix 30 cts.



No. 769. Prix 20 cts.



No. 1537. Prix 25 cts.



No. 396. Prix 15 cts.

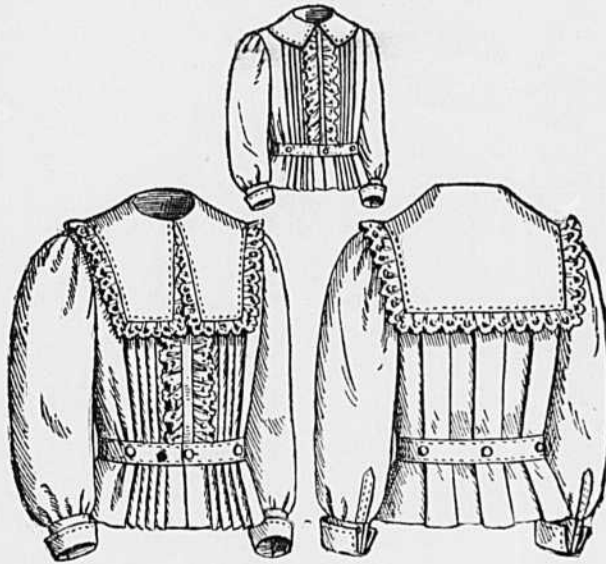


No. 1548. Prix 25 cts.



No. 763. Prix 20 cts.





No. .... Prix 20 cts.

collets ou revers s'étendant plat sur les épaules et le haut de la manche.

∞ Les pélerines courtes se doublent de riche soie. Elles rehaussent à peu de frais une toilette ordinaire.

∞ Quoique les jupes unies retiennent leur vogue, les ruches apparaissent dans les nouvelles créations. On voit aussi des bordures de huit pouces en soutache ou en soie assortie. Trois rangs de ruban ou biais de satin forment une des plus jolies garnitures.

∞ A Paris l'alpaca gris, blanc et noir font fureur. Les robes noires faites de cette étoffe ont d'immenses collets matelots en velours vert, violet, bleu ou brun, bordés d'une insertion ou guipure crème ou jaune. Une blouse de soie taffetas assortie au collet a des plis plats que garnissent de

chaque côté de petits volants de velours. Un petit dessin en galon d'or orne aussi le col et les plis. Les blouses de satin noir se garnissent de la même façon avec de la dentelle jaune.

∞ Une des toilettes favorites pour jeunes filles et jeunes femmes est en mousseline des Indes plissée sur une jupe de soie brillante. La belle valencienne relève ce fin tissu. Le cou est entouré d'un carré en riche insertion d'où tombe un nuage de dentelle. La jupe est finie par un ourlet de huit pouces.

∞ On prédit la diminution de volume des manches; la tentative cependant n'aura aucun résultat avant le printemps prochain. En attendant, on reste fidèle au "gigot." Les jupes larges se font d'après différents patrons, selon l'étoffe employée. Le modèle Louis XVI, ouvert devant sur un jupon différent, revient.

330  
Round Waist.

## Amour Slave.

Riche d'illusion et d'espérance, mais pauvre de bourse, Vera, la petite Slave aux yeux candides, était arrivée à Paris, ayant la foi robuste en elle-même, en son intelligence, qui, pensait-elle, allait lui donner les joies divines du bien accompli, les victoires fécondes sur la maladie et la mort.

Elle venait de sa province lointaine, par delà la Neva, la froide Russie blanche. Elle avait quitté les siens, de modestes bourgeois moscovites, poussée irrésistiblement par l'idée d'aller à Paris, "faire sa médecine," et sitôt les grades requis, obtenus à l'Université de Moscou, Vera était partie, promettant à ses père et mère de revenir doctoresse, de gagner une fortune à soigner les malades, à les guérir !

Sans aucun souci de son étrange beauté de Slave, de sa jeunesse, des dangers de la vie libre en ce Paris troublant, elle était partie courageuse, toute à sa pensée de devenir utile à la société, à la grande patrie russe.

A Paris, elle avait, seulette, arrangé sa vie. Dans une étroite chambre d'étudiant, à deux pas de l'Ecole de médecine, elle veillait et travaillait sans trêve. La plus assidue aux cours, aux conférences, Vera attira bientôt l'attention des étudiants, car sa finesse d'allures, une sorte d'élégance innée contrastaient fortement avec la tenue douteuse de ses compatriotes, pauvres filles sans rien de féminin ; être hybrides, qui s'exposent aux sarcasmes des carabins et les lassent à force de patience et d'abnégation. Vera avait aussi cette endurance à la douleur, cette ténacité du travail des Slaves, mais un charme fait de douceur et de tendresse émanait d'elle, si bien qu'à la voir à l'amphithéâtre, un scalpel à la main, son corps gracile emprisonné dans la blouse grossière, penchée sur un cadavre pour arracher à la mort le secret de la vie, on pensait que c'était une étrange aberration que tant de grâce, de jeunesse et de beauté fussent quasi perdues.

Et les carabins sceptiques n'osaient railler la courageuse étudiante. Ils admiraient : — As-tu vu cette petite Vera ? En voilà une de calée ! — Et bon camarade tout de même. — Pas de risque qu'on l'embête — celle-là ; elle vous a un air de sainte, si bien qu'on reste coi si l'idée vient de

rire un peu, disaient-ils, d'elle. Et c'était bien du respect admiratif qu'ils avaient tous pour Vera, à la voir si laborieuse, si bon camarade.

Pourtant, en son âme, Vera souffrait de sa vie nouvelle. Les espoirs, les illusions qui l'avaient amenée étaient à moitié enfuis. Le plus souvent seule, dans cette étroite chambre, au 5e d'une vaste maison, meublée, mi-caserne, mi-prison, où de turbulents locataires interrompaient fréquemment son étude de leurs cris ou de leurs rires, Vera, l'esprit absorbé dans des recherches ardues, tressaillait, éperdue de solitude, un long sanglot éclatait. Qu'il était dur de vivre ainsi avec des livres, sans un ami réel ! Des camarades tout au plus, les étudiantes comme elle ; mais la plupart rudes et à demi-viriles, à qui la science suffisait, ou qui apaisaient leurs sens dans de passagères liaisons. Vera n'était point comme elles : restée femme aimante et tendre, elle avait ce besoin commun à toutes, d'être aimées, choyées, fût-ce même comme des enfants ; et la courageuse étudiante souffrait de ce féminisme qu'elle ne se pardonnait pas. Elle s'en voulait de n'être point satisfaite de ses succès scolaires, de demander plus et mieux, hélas ! en vain, puisque ses désirs restaient au plus profond de son âme et que pour tous elle était froidement impénétrable. Souvent, pour s'apaiser, elle songeait : — Que me faut-il enfin ? Mes études avancent ; encore deux années et je partirai doctoresse, bonne à quelque chose. Elle entrevoyait le succès, la réalisation de son cher rêve. Et dans sa passion du sacrifice, elle se voyait courant les steppes, apportant la guérison aux femmes, aux enfants, aux moujiks misérables. Qu'importaient les joies vulgaires de la famille, les satisfactions puériles de la maternité !... Non, tout cela n'était rien à côté des triomphes de la science, des victoires sur la mort. Pourtant, bien souvent à ces beaux raisonnements, une voix intérieure murmurait : Non, Vera, la femme au foyer, l'homme au péril, au chevet des moribonds ; pour la femme rien ne remplace les baisers des petits, les caresses du mari ! et troublée, inapte au travail Vera se prenait à pleurer ! enviant presque une vie obscure de bonne mère de famille.

L'étude, les recherches, les examens à préparer

dissipaient les angoisses de la petite étudiante ; tenace et vaillante, elle se replongeait dans le travail, et plus ardente revenait aux cours, à l'amphithéâtre.

Il fallait vaincre ces puérils désirs. Travailler ! parvenir ! Entrée après concours dans le service du professeur Rémeuil, une énergie nouvelle lui était venue. Elle se sentait comme entraînée par un élan mystérieux, et sa pensée, souventes fois, se portait avec douceur vers le "Maître," un des meilleurs parmi les jeunes ; des plus savants, des plus aimés. Vera le vénérât avec le mysticisme slave que ceux de sa race gardent pour leur empereur ; elle eût voulu qu'il la distinguât, non pas comme femme, elle ignorait ce sentiment, mais comme disciple ; et lorsque parfois, avec une froideur polie, le professeur Rémeuil lui adressait quelques mots : indications ou renseignements de maître à élève, elle en était quasi illuminée, son clair regard en devenait plus limpide et comme une lueur passait sur son front nimbé d'or pâle.

Était-ce de l'amour ? Vera eût été mal en peine de l'avouer ; elle ne cherchait même pas à approfondir le sentiment qui lui faisait trouver tout facile, aisé, venant du "Maître."

Et elle redoublait de zèle.

Rémeuil, flatté d'être si bien compris par elle, si intelligemment secondé, favorisait inconsciemment le sentiment profond et tendre qui s'emparait de Vera ; et l'étudiante ne cherchait point à analyser le mobile qui la rendait disciple zélée, élève dévouée du professeur Rémeuil. L'amour ? Elle n'y avait jamais songé, et en eût ri ! Elle pensait seulement que si Rémeuil lui demandait sa vie, son âme, elle la lui donnerait aveuglément, sans rien exiger en retour.

Dans leur malice juvénile, les carabins soupçonnaient bien la jolie Russe de rêver souvent à Rémeuil, et plus d'un se disait qu'après tout, il avait une fière chance, le "Maître," d'avoir pour aide une si belle fille, jolie, et point sottée...

Rémeuil ignorait totalement ce sentimentalisme de son élève, et ne voyait en elle qu'une intelligence.

L'avait-il jamais examinée autrement qu'en

savant ? Il eut été embarrassé peut-être de dire de quelle couleur étaient les yeux de cette amante mystique ; et pourtant, Vera l'aimait de cœur et d'âme. Soutenue par cette idée qu'il serait satisfait, qu'il la féliciterait d'un mot, d'un regard, elle oubliait la solitude, les heures étaient remplies à présent, et chaque étape dans l'âpre carrière était un degré franchi pour se rapprocher du Maître.

Vera dès lors travailla avec passion ; elle ne sentait ni dégoût, ni fatigue à rester la dernière au travail, à venir la première, le regard bienveillant de Rémeuil effaçait toutes les peines.

Pourtant la frêle enveloppe physique de l'étudiante ne résista pas à ce surmenage. Vers la mi-juillet, en pleine période d'examen, la fièvre s'abattit sur la petite étudiante. Il fallut rester dans cette triste demeure, et bientôt ce fut le délire, les nuits angoissées sous la garde des camarades, qui se succédaient à tour de rôle au chevet de leur amie.

Rémeuil, la voyant absente, s'enquit d'elle, et dès qu'il la sut atteinte, il courut la voir. Hélas ! la maladie avait presque accompli son œuvre. Vera était au dernier période de la fièvre typhoïde. A la vue de son Maître adoré ; elle sentit comme une étincelle de jeunesse et de vie l'animer, elle put parler, expliquer la genèse de son mal.

Rémeuil touché promit de revenir le soir même, de juguler cette fièvre, et comme Vera souriait, presque sûre de guérir à présent qu'il lui en donnait l'espoir, il lui tendit la main loyalement, en camarade !

Il revint chaque jour ; le cinquième jour, Vera, de plus en plus mal, fixa sur lui ses yeux clairs, qui étincelaient dans son pauvre visage de moribonde, et, dans une adoration muette, posa ses lèvres brûlantes sur la main de Rémeuil en murmurant : "Merci, Maître, je vous ai tant aimé !"  
.....

Le soir, les carabins faisaient une collecte pour envoyer des fleurs à Vera. La petite Russe était morte en plein rêve de succès !

*Ida Koumine.*

## Revolution dans le Monde Elegant.

La nouvelle nous en est annoncée de Paris par une plume autorisée. Elle a de quoi surprendre et de quoi réjouir aussi. Les esprits sages, les pères de familles et les mères économes l'accueilleront surtout avec bonheur.

Nous avons l'art indépendant, la toilette indépendante vient de naître.

Un groupe de femmes intelligentes se sont lassées de subir les caprices et la tyrannie des grands couturiers et des modistes. De l'excès des abus est sortie la révolution.

Ces femmes, qui veulent arriver au même but, ne sont pas toutes inspirées par le même mobile. Les unes ont compris l'immobilité des variations incessantes de la mode. Elles se sont indignées de l'impossibilité où l'on est d'user ses vêtements et de l'obligation où l'on est, de ce fait, de gaspiller des sommes folles, non même pas pour s'embellir. Elles sont parties en guerre contre la spéculation qui démode un objet de toilette au bout de quelques mots pour forcer les gens à le renouveler. Elles rêvent d'agir aussi contre cette vanité de la femme riche, qui fait abandonner à celle-ci ses robes au bout de quelques jours, parce que le modèle en est tombé dans "le vulgaire."

Les indépendantes, qui sont guidées par ces idées généreuses et élevées, sont les apôtres du groupe. A elles seules, elles auraient peine à réussir, mais elles sont soutenues par les artistes, celles dont le sens esthétique est révolté par les erreurs de goût des habilleurs.

Comment, disent celles-ci, vous êtes petite et mince, blonde et rose, frêle comme une porcelaine de Saxe, et l'on va vous écraser du costume qui convient seulement à votre voisine, une grande brune opulente, au teint mât? Ou bien, par un juste retour des choses d'ici bas, cette brune au port de reine, qui réclame des ajustements, de dogaresse, va être obligée de revêtir les falbalas qui n'appartiennent qu'à vous, petite marquise de Fragonard?

Vos cheveux lisses et lourds exigent les larges nattes; au mépris des indications de la nature, il

vous faut les frisoter, les tirebouchonner. Ou bien, ils ondulent comme la mer, et vous êtes condamnée à les plaquer pour obtenir des bandeaux unis, qui ne font pas à votre physionomie l'accompagnement qu'elle demande.

Vous avez le cou un peu trop... cygnal, la mode échancre le corsage, et, servilement, vous vous résignez à ressembler à une cigogne. Ou votre tête s'enfonçait un peu dans les épaules, et vous étiez avantagée par cette mode qui dégage le col; mais on décrète l'engoncement, vous obéissez et vous prenez l'aspect d'un gros oiseau qui cache sa tête entre ses plumes hérissées.

Allez, vous ne méritiez vraiment pas que Dieu vous fit belles!



Mais que faire? Si l'on se regimbe contre les kases de la mode, on vous regarde de haut, on vous déclare ridicule, arriérée, on vous méprise presque. Voyez, les femmes les plus pauvres s'efforcent d'avoir quelque part à la mode, parce qu'elles sentent bien qu'on subit une sorte de déchéance pour n'être pas habillée au "goût du jour".

Je sais bien que, pour commencer, tous les sots, les *snobs* et les *swells* vont accabler le group courageux de leurs dédains. C'est à ces femmes énergiques.

Il faut prêcher la croisade non seulement aux jeunes femmes, mais aussi, qui le croirait? aux dames âgées. Celles-ci, à suivre de trop près les errements de la mode, risquent de perdre le respect dû aux cheveux blancs. Il ne faut pas, est-il vrai? qu'on sourie en regardant les bras prodigieux que leur font les manches actuelles, ou les éventaires fleuris qu'on se pose sur la tête. La marquise de Blocqueville a écrit avec raison qu'une vieille femme (surtout), doit s'habiller à *sa* mode, non à *la* mode.

*Baronne Staffe.*

## Cuisine

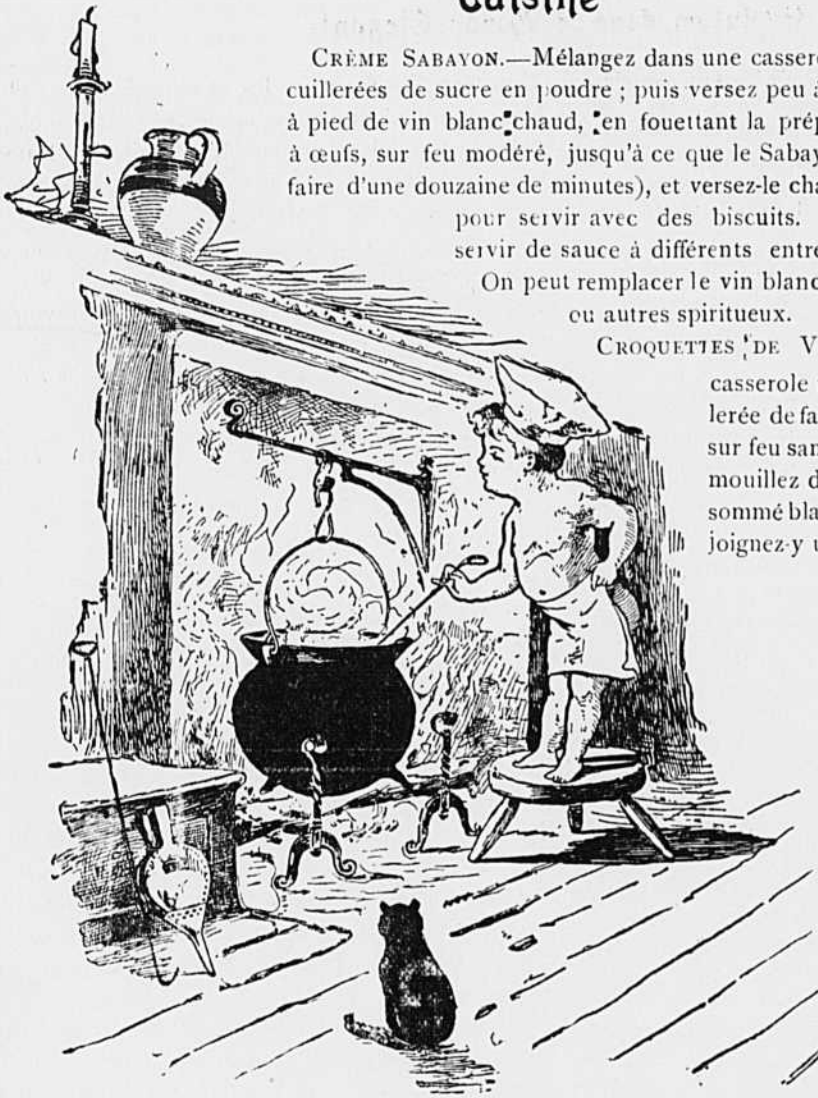
**CRÈME SABAYON.**—Mélangez dans une casserole six jaunes d'œufs et six cuillerées de sucre en poudre ; puis versez peu à peu sur les œufs un verre à pied de vin blanc chaud, en fouettant la préparation avec un petit fouet à œufs, sur feu modéré, jusqu'à ce que le Sabayon soit mousseux (c'est l'affaire d'une douzaine de minutes), et versez-le chaudement dans une coupe pour servir avec des biscuits. Cette crème Sabayon peut servir de sauce à différents entremets.

On peut remplacer le vin blanc par du madère ou du rhum, ou autres spiritueux.

**CROQUETTES DE VOLAILLE.**—Mettez dans une casserole une noix de beurre, une cuillerée de farine ; remuez quatre minutes sur feu sans laisser prendre couleur ; mouillez d'une grande cuillerée de consommé blanc ; laissez cuire dix minutes ; joignez-y un quart de champignons que vous aurez hachés de la dimension d'un gros pois environ, ainsi qu'une demi-livre de chair de volaille cuite et dépourvue de nerf et de peau ; retirez du feu, salez et poivrez, ajoutez-y une pincée de persil haché fin, laissez tiédir ; incorporez-y un œuf entier et un jaune ; étalez la préparation sur un plat, laissez refroidir ; divisez-la en forme de bouchon, roulez-les dans de la mie de pain, fine et fraîche, trempez-les dans de l'œuf à demi battu et

une autre fois dans la mie de pain, puis faites frire de belle couleur ; égouttez et dressez sur une serviette avec persil frit, et servez chaudement.

**ORLY D'HUITRES.**—Écaillez une trentaine de grosses huitres, réservez leurs eaux dans une casserole, faites-y pocher les huitres jusqu'à ébullition ; puis égouttez, parez et mettez-les entre deux assiettes ; une fois refroidies, fendez-les aux trois quarts, mettez un peu de purée de champignons dans l'intérieur, appuyez sur les bords pour les rassembler ; trempez-les dans de la pâte à frire, ou trempez-les dans de l'œuf entier battu ; puis, dans de la mie de pain fine et fraîche, et faites frire de belles couleurs ; égouttez-les, saupoudrez-les de sel, dressez-les sur une serviette, et servez en même temps une sauce tomate.



## Les Voix de la Nature.

De tous temps les poètes ont comparé la Nature à une lyre frémissant à tous les souffles. Depuis le bourdonnement de l'insecte jusqu'aux hurlements de la tourmente, notre oreille vibre à tous ces bruits. Souvent l'expression fait défaut au moment de traduire et de noter cette musique infinie. Nous avons pensé que nos lecteurs prendraient intérêt à une liste à peu près complète des principaux termes qui expriment tout ce que l'homme entend.

## LES ÊTRES.

- L'ABEILLE Bourdonne. LA CHÈVRE Bêle.  
 L'AGONISANT Râle, ho- LE CHIEN Aboie, jappe,  
 quète. appelle, hurle, gronde.  
 L'AIGLE Trompette ou A la chasse : clabau-  
 glait. clait, gorge.  
 L'ALOUETTE Grisolle, LA CHOUETTE Hue,  
 tirelire, turlute. chuinte, froue.  
 L'ANE Brait, renâcle, LA CIGALE Crécelle,  
 rudit. criquette.  
 LE BŒUF Beugle, meu- LA CIGOGNE Craque,  
 gle. craquette, glotore ou  
 LA BREBIS Bêle. claquette.  
 LE BUFFLE Souffle, beu- LE COCHON Grogne,  
 gle. grouine.  
 LA BUSE Piaule. LA COLOMBE Roucoule,  
 LE BUTOR Butit. LE COQ Coquerique,  
 LA CAILLE Margotte, coqueline.  
 margaude, carcaille, LE COQ DE BRUYÈRE  
 courcaille. Dodeldit.  
 LE CANARD Nasille, can- LE CORBEAU Croasse,  
 quette, couincouine. coraille, graille.  
 LE CERF Brame, rait, LA CORNEILLE Craille,  
 ralle, rée. babille.  
 LE CHACAL Aboie. LE COUCOU Coucoue,  
 LE CHAT Miaule, fon- coucoule.  
 ronne, file au rouet, LE CRIQUET Stridule.  
 gronde, jure. LE CROCODILE Se la-  
 LE CHAT-HUANT Hu- mente, pleure.  
 lule. LE DAIM Brame, rait,  
 LE CHEVAL Pétarade, etc. (comme le Cerf.)  
 hennit, casse la noi- LE DINDON Glousse,  
 sette, s'ébroue, piaffe, Glougloute.  
 ronfle, souffle, corne, L'ÉLÉPHANT Barète,  
 renâcle. barrit.
- LE DORMEUR Ronfle. L'OIE Criaille, grattonne,  
 LES ENFANTS Vagissent, cacarde.  
 jasant, balbutient, rient  
 aux anges. LA PANTHÈRE Rugit.  
 L'EPERVIER Piaie, gla- LA PERDRIX Cacabe,  
 pit. rappelle, pirouitte,  
 L'ÉTOURNEAU Pisote. bourrit.  
 LE FAON Râle. LE PERROUET Parle,  
 LA FOULE Gronde, mu- cause, siffle.  
 git, clame, hurle, cons- LA PIE Jacasse, jase.  
 pue, hue, acclame. LE PIGEON Roucoule, ca-  
 LE GEAI Cajacle, cajole, racoule.  
 frigulote. LE PINSON Siffle, ra-  
 LA GELINOTTE Glousse. mage, fringotte.  
 LA GRENOUILLE Coasse. LA PINTADE Cacabe.  
 LE GRILLET Grilloite. LE PIVERT Picane, peu-  
 LE GRILLON Grésil- pleute.  
 lonne, craque, cra- LA POULE Glousse, coca-  
 quette. daste, caquette, closse,  
 LA GRUE Glapit, trom- crételte.  
 pette. LE POUSSIN Piaille.  
 LE HIBOU Bouboule ou LE RENARD Glapit.  
 bubule, hulule. LE RHINOCÉROS Barète  
 L'HIRONDELLE Gazouille, ou barrit (comme l'Elé-  
 trinsotte, trisse. phant).  
 LA HUPPE Pupule. LE ROSSIGNOL Chante,  
 L'HYÈNE Rit, pleure. quiritte, trille.  
 LE LAPIN Glapit. LE SANGLIER Grommelle-  
 LE LION Rugit. roume.  
 LE LOUP Hurle. LE SERIN Ramage, trille.  
 LE MALADE Se plaint, gé- LE SERPENT Siffle.  
 mit, geint. LE SINGE Crie, hurle.  
 LA MARMOTTE Siffle. LA SOURIS Chicote.  
 LE MERLE Siffle, appelle, LE TIGRE Rongnonne,  
 babille. miaule, rauque.  
 LA MÉSANGE Tintine. LE TRAVAILLEUR FATI-  
 LE MILAN Huit. GUÉ Ahane, halette.  
 LE MOINEAU Pépie, chu- LA VOIX HUMAINE Bé-  
 chote. gaye, bredouille, zézaie,  
 LA MOUCHE Bourdonne. chuchote, parle, imite,  
 LES OISEAUX Gazouil- pleure, sanglote, rit,  
 lent, dégoisent, sifflent, chante, elle vibre à  
 fredonnent, frouent, l'enthousiasme, à la ter-  
 gringottent, chantent, reur, à l'amour, elle est  
 ramagent. le merveilleux écho de  
 L'OURS Grogne. la nature entière.

## Deux Bronzes.

C'est un Académicien, M. de Vogüé, qui nous décrit de sa plume diserte ces deux chefs-d'œuvre caractéristiques des deux génies nationaux les plus opposés en Europe. L'un de ces chefs-d'œuvre est la statue *Germania*, élevée par Guillaume 1<sup>er</sup> pour commémorer la conquête de la Prusse sur notre pauvre France en 1870, et l'autre est un morceau de sculpture qui figure au Salon de ce printemps : la Jeanne d'Arc de M.

J'offre à mes lecteurs le plaisir de lire les impressions de l'excellent écrivain :

“ Colossale, établie là-haut dans sa force, comme une puissance maîtresse de l'espace et du temps on la sent peser sur toute cette terre, inébranlable sur son socle de rochers, invulnérable dans sa robe de fer, pétrie avec nos canons broyés. La vierge couronnée, appuyée sur son glaive, a le corps lourd et le visage placide ; nul feu de sentiment sur ses traits ; une pensée continue, et qui vient de loin. Elle ne communique aucune impression d'art. Ne lui demandez pas la grâce des lignes, l'élégance d'un détail, la virtuosité du travail ; uniquement une impression morale, de grandeur, de solidité, de convenance ; la beauté de raison qui émane de toute traduction exacte d'une idée. Dans le moule où il coula ce métal, le fondeur n'a pas cherché les belles formes ; le fondeur c'était un peuple entier, jetant à la cuve des idées, ses souvenirs, son orgueil. La *Germania* est bien le symbole de l'Allemagne, telle que ce peuple l'avait rêvée, vivante dans le bronze et cimentée sur le granit.

Pour forger la statue du Niederwald, il a fallu plus que des journées heureuses : il a fallu un siècle de patience, d'abnégation, de vertus civiques. Elle commande à celui même qu'elle offense un respect douloureux. C'était l'effigie d'une volonté de fer.

Tandis qu'elle s'évanouissait derrière les hêtres, aux détours du chemin, je cherchais l'image symbolique qui aurait chez nous une puissance égale de représentation.

Je ne l'apercevais pas, cette figure unique de nous-mêmes où nous reconnâtrions nos aspirations éparses. Toujours, depuis lors, la *Germania* me hantait, avec ce caractère de fatalité contre laquelle je ne trouvais pas de recours visible.”

“ Elle est trouvée, enfin, l'image nationale. Devant cette Jeanne d'Arc qui rayonne au jardin de sculpture des Champs-Élysées, nous en avons eu tous le sentiment immédiat, certain, entré d'un coup droit au cœur. La parole divinatrice de Michelet a pris corps, son verbe s'est fait bronze.

C'est en regardant l'enfant de dos, et comme par surprise, qu'on découvre l'admirable ligne de beauté féminine, de la nuque au talon. Par devant, on ne voit que la sainte, d'une beauté immatérielle. Mais la valeur d'art, au sens plastique et professionnel du mot, est ici secondaire.

Voulez-vous savoir ce que la foule cherche et trouve dans cette statue ? Regardez les yeux des visiteurs de tout ordre, arrêtés là par une puissance magnétique ; gens délicats ou rudes, amateurs raffinés et curieux peu avertis. Si l'homme qui a enfanté notre pensée commune pouvait voir ses yeux, il aurait la récompense qu'il mérite, la plus haute dont un pays puisse disposer.

Une lueur passe dans tous les regards, qui révèle la secousse des cœurs ; lueur de tendresse, de fierté, d'espoir ; et surtout la joie d'une fin d'attente, la reconnaissance d'un être aimé longtemps cherché.— “ La voilà ! Cette fois, c'est bien elle ! ” On devine ce cri, étouffé sur toutes les bouches.

C'est bien elle, l'inspirée, telle que l'histoire la fait connaître et que notre intuition la complète. C'est bien l'enfant qui part, si simple, si sûre, si douce, pour sauver sa terre de France. Frêle sans faiblesse, pas faite encore, sous le corselet d'acier qui bombe ; gauche un peu dans ses habits de fer, à cette chevauchée, à ce nouveau métier

Sa petite main tient l'épée ferme, mais sans habitude, comme elle portait le cierge dans l'église de Domremy ; sans habitude, elle s'assure en selle et règne ce cheval ; à ce cheval, elle communique déjà une part de son âme, elle l'a associé à son idée ; l'animal ennobli et conscient sait où il va, qui il porte. Rien ne les arrêtera.

Le jeune visage virginal et les regards appellent le secours du ciel, sans étonnement ni jactance, avec une confiance si entière, et si simple toujours ! Elle va parler, pour dire des mots comme ceux du procès, brefs, pleins de sens et de finesse naïve ; des réponses déconcertantes

pour les arguties de justice, et qui semblent un écho des mots de la Passion.

Qu'elle trouverait bien, si elle daignait, ce qu'il faut répondre aux critiques d'art ! Laissez-les dire, Jeanne. N'étiez-vous pas le triomphe de l'irrationnel et du spontané, du sentiment de tous sur le raisonnement des habiles ? A Chinon, vous avez fait le grand miracle, plus prodigieux que la victoire sur l'ennemi ! Vous avez convaincu le roi, les ministres, les capitaines forts de leur science, les argentiers, les gens du Conseil et du Parlement, tous ceux qui gouvernent les hommes avec des règles de routine, des timidités dogmatiques, des intérêts codifiés qui voient pas au soleil.

Devant notre Pucelle, qui a surgi enfin du cœur et de la main d'un grand artiste, la *Germania* m'est revenue en mémoire. Pour la première fois, j'ai senti s'alléger l'impression d'écrasement qu'elle m'avait laissée. Je doute qu'il soit possible d'imaginer deux figures plus dissemblables, plus révélatrices des différences entre les deux races qu'elles résument.

Pour nous, qui ne pouvons et ne devons que nous préparer aux dures éventualités humaines, ces deux bronzes nous renseignent sur les conditions de la force chez les deux peuples qu'ils représentent. Si l'on mettait en doute la sûreté de cet enseignement, il faudrait désormais refuser toute créance aux historiens, et ce sont les meilleurs, qui ressuscitent avec une relique d'art l'âme d'une nation. Aux fils de la *Germania*, la puissance du nombre, du poids, de la longue tension. *Numero gaudent*, disait déjà Tacite. Chez le peuple sauvé par Jeanne d'Arc, l'incalculable compte davantage ; il se relève, il triomphe avec de moindres éléments, et plus frères ; les multitudes n'y servent de rien, sans l'appel d'une voix, le sursaut irrésistible de l'âme.

Leur force est dans la masse ; la nôtre est dans la flamme."

E. M. de Vogüé.

## Lettres d'une Mairaine a sa Filleule.

### XIII.

Vous êtes plus calme, ma chère Hélène, et vous appréciez maintenant à leur juste valeur les incidents puérils auxquels votre imagination avait prêté des proportions si exagérées ; vous avouez vous-même que la compagnie de votre voisine n'a point troublé la paix de votre existence, ni diminué la tendresse que vous porte votre mari. Cet aveu, loin de vous amoindrir à mes yeux, comme vous semblez le redouter, augmente encore, si cela est possible, l'affection que vous m'inspirez, et le juste et doux orgueil que j'éprouve en me disant que j'ai peut-être contribué, dans une certaine mesure, à développer en vous le sentiment de l'équité dont vous avez été douée par la nature. Personne n'est exempt d'erreurs en ce monde, ma chère enfant ; mais le nombre de ceux qui savent reconnaître leurs torts est bien restreint, car il se compose de caractères qui ont plus d'équité et de franchise que de vanité, et qu'un juste amour-propre excite, non pas à *paraître* avoir toujours raison, mais à n'avoir jamais tort sciemment. Ce n'est point l'erreur qui est haïssable, mais bien ce senti-

ment de domination qui s'obstine à maintenir l'apparence des convictions que la conscience repousse comme erronées, et que l'on persiste néanmoins à imposer à l'esprit d'autrui, tout en étant secrètement convaincu de leur inanité. Si vous aviez employé vis-à-vis de votre mari un système de bouderie insupportable, de taquineries d'autant plus odieuses qu'elles sont plus subtiles, et que, se produisant à tout instant, elles semblent pénétrer par tous les pores ; si vous aviez agi enfin comme les femmes dont le jugement est faussé par la vanité, et qui manquent à la fois de cœur et d'esprit, vous auriez atteint comme elles un résultat bien opposé à celui que l'on se propose en pareil cas. Malgré vos qualités, malgré vos vertus, malgré l'affection de votre mari, vous l'auriez conduit peu à peu à trouver son intérieur maussade et désagréable. Piqué et irrité de vos méfiances, des allusions blessantes à l'aide desquelles vous les auriez manifestées, il aurait lutté d'abord avec vous, pour vous éclairer et vous ramener à la saine appréciation des faits infimes que vous lui auriez reprochés ; puis ces efforts in-

cessants et inutiles auraient produit la lassitude, et il se serait éloigné de vous pour échapper à l'irritation que causent les accusations et les récriminations injustes ; il aurait été chercher ailleurs le repos, la confiance et l'enjouement qu'il n'aurait plus trouvés près de vous. Les femmes ont, il faut bien le dire, le génie de ces taquineries imperceptibles, de ces dédains voilés et cependant agressifs, de ces mots à double entente qui traversent le cœur et flagellent l'individu auquel ils sont adressés ; cette arme cruelle, qui appartient à la faiblesse, et dont elle abuse trop souvent, est encore plus nuisible pour ceux qui l'emploient que pour ceux qu'elle atteint, car elle tue la confiance et, en blessant l'orgueil, elle fait des plaies incurables dont on n'oublie jamais la cause. Il est malheureusement bien rare qu'une femme résiste au désir d'humilier ceux qui, volontairement ou même involontairement, ont fait souffrir sa vanité. Ce sentiment est cependant mauvais ou mesquin, car il indique un cœur sec ou bien une intelligence bornée. Le cœur, en effet, comprend tout, et pardonne avec effusion quand il doit exercer le droit de *grâce*, qui relève ceux qui ont failli, qui efface à la fois la trace et le souvenir de la faute ; l'intelligence nous défend contre les prétentions absurdes, les exigences ridicules, qui portent les esprits étroits à voir une offense dans toute préférence dont ils ne sont pas l'unique objet.

Vous l'avez compris, et vous avez sagement écarté ce sentiment de jalousie qui ne pouvait prendre racine dans votre âme saine et bonne ; vous auriez usé dans ces tourments chimériques la force qu'il faut réserver pour des circonstances plus sérieuses, et la tendresse de votre mari, que vous devez maintenir intacte pour votre bonheur autant que pour le sien. Que serait devenue Marie si vous vous étiez laissé envahir par ce sentiment si personnel ? Sa santé, son éducation, eussent été négligées par vous, car vous auriez été la proie de la passion la plus âpre et la plus exclusive. Il est des occasions où il faut savoir être plutôt épouse que mère ; mais l'équilibre se rétablit bien vite, car il arrive aussi qu'il faut être quelquefois plutôt mère qu'épouse. Cette dernière obligation se produit surtout dans les circonstances où l'amour-propre féminin est seul en cause ; il faut savoir alors détourner son esprit des préoccupations

égoïstes, et envisager le tort qu'elles pourraient causer à votre enfant ; vous lui devez de conserver et de préserver non-seulement votre santé physique, mais aussi votre santé morale. Que deviendrait celle-ci, si vous vous abandonniez à une passion dont la cause et l'effet seraient de nature à troubler sans cesse la tranquillité du foyer domestique ? Comment pourriez-vous démontrer à votre fille que la douceur sera sa plus belle qualité et sa principale force, si vos exemples devaient se trouver en opposition avec vos préceptes, si elle assistait aux débats violents qui sont la conséquence de l'abominable passion de la jalousie ?

Mais il n'est pas encore temps de nous occuper de la triste impression que le spectacle des querelles domestiques peut faire sur l'esprit et le caractère des enfants. Si vous vous querelliez, ce qu'à Dieu ne plaise, Marie ne serait pas encore à même de faire beaucoup de réflexions philosophiques à ce sujet. Qui sait pourtant ? Je n'en voudrais pas jurer ! L'esprit et l'âme des enfants contiennent tant de facultés incompréhensibles, tans d'espaces inexplorés ! L'enfant semble posséder le don de mettre en réserve dans un coin de sa mémoire tous les faits dont son intelligence ne perçoit pas encore bien clairement la cause et le résultat ; et il attend patiemment le moment où il pourra enfin comprendre ce qu'il ne peut deviner, ce qu'on refuserait de lui expliquer. En retour des soins qu'on lui donne, de la tendresse qu'on lui prodigue, l'enfant est appelé à protéger par sa faiblesse même et son innocence, la paix et l'honneur de la maison paternelle ; il n'existe point de parents qui puissent se résigner à n'être point respectés de leurs enfants ; et il ne suffit pas de *paraître* respectable, il faut *l'être*, car les enfants sont les observateurs les plus fins, et leur subtilité met en défaut l'habileté la plus consommée. Leur pénétration s'exerce sur des faits qu'ils analysent silencieusement, et leur instinct est d'autant plus infailible que leur raison est moins éclairée. Pour obtenir leur respect, il faut n'avoir jamais tort devant eux, soit vis-à-vis d'eux, soit vis-à-vis des autres ; l'instinct de la justice, inné chez toutes les créatures, n'a pas encore été altéré en eux par les calculs de l'intérêt, les compromis faits avec la conscience, et lors même qu'ils désirent très vivement une chose injuste, ils respecteront et aimeront l'être

qui les contrariera au nom de la justice, tandis qu'ils éprouveront un secret mépris pour ceux qui accéderaient à leurs vœux par faiblesse.

Il me serait bien difficile, ma chère enfant, de vous envoyer, comme vous le demandez, un système infaillible pour élever votre petite Marie. En fait de théories sur l'éducation, rien n'est absolument vrai, comme rien n'est absolument faux. Tous les caractères sont certainement composés des mêmes éléments, mais combinés d'une façon différente. Certaines doses dominent chez les uns, tandis qu'elles sont imperceptibles chez les autres. Ce n'est point l'intelligence des mères, ni même leur savoir et leur expérience, qui peut les guider dans la tâche difficile d'élever leurs enfants : leur cœur seul pourra leur enseigner les moyens les plus propres à dominer et à diriger ces êtres nerveux, fantastiques, exigeants, mais adorables par la fraîcheur des sentiments et des instincts, qui n'ont pas encore été aigris par les peines de la vie ; c'est le cœur maternel qui saura discerner quel juste mélange de douceur et de sévérité on doit employer pour former ces caractères, sans attrister les jours heureux de l'enfance, et pour leur enseigner la réalité, sans froisser et sans détruire leurs belles illusions.

Quant aux châtimens corporels, je ne saurais trop vous mettre en garde contre leur emploi ; vous ne me semblez pas être fort disposée à les appliquer, mais vous désirez raisonner avec moi la répugnance que vous éprouvez contre ces moyens barbares, qui enseignent aux enfants une loi toute païenne, c'est-à-dire le droit du plus fort. Cette répugnance n'est pas uniquement physique ; ce n'est pas seulement la crainte de *faire du mal* à votre enfant qui vous inspire une sorte d'effroi à l'idée de la frapper : vous comprenez fort bien qu'une douleur physique l'humiliera sans la convaincre, et que son cœur et sa raison ne gagneront rien à cette punition ; cela seul condamne la punition, dont le but doit être toujours non pas de réprimer, mais d'améliorer. L'habitude, d'ailleurs, émousse toutes les sensations, et un enfant auquel on aura infligé des châtimens violents ne leur accordera pas plus d'importance qu'un autre enfant élevé différemment n'en donnerait au blâme exprimé par ses parents. L'enfant habitué à être frappé sera au contraire plus insensible aux puni-

tions que si l'on avait écarté de son éducation la peine du fouet et les coups de tous genres. Il se vengera de l'abus de la force par l'insensibilité ; mais il n'arrivera à ce résultat qu'en étouffant en lui le sentiment de l'amour-propre, qui est le plus puissant des leviers en matière d'éducation.

Quand on aime réellement ses enfants, il y a toujours mille moyens de maintenir la différence qu'ils doivent trouver dans les traitements de leurs parents : ces traitements ne peuvent évidemment être identiques, et se modifient selon la conduite même des enfants. Il faut d'abord les aimer beaucoup, les rendre heureux, partant aimables ; puis, lorsqu'ils sont tentés d'abuser de la tendresse qu'on leur montre, leur prouver qu'ils ont tort, d'abord par le raisonnement mis à la portée de leur intelligence ; ensuite, si cela ne suffisait pas, par la suppression de toute caresse, de toute complaisance, par un air de froideur ou de mécontentement, dont le contraste sera assez tranché avec la tendresse qu'on leur prodigue habituellement, pour que l'enfant soit affligé et éclairé par la peine et l'ennui qu'il éprouvera. Sa mère lui laissera voir l'affliction que sa paresse ou son obstination lui cause, et ce moyen sera le plus puissant de tous, si elle lui a témoigné un amour éclairé, exempt de faiblesse et de sévérité exagérée. En un mot, récompenser les enfants avec joie lorsqu'ils se conduisent bien ; les gronder avec énergie, ou les traiter avec froideur, selon leur tempérament, quand ils ne remplissent pas leurs devoirs, tel me semble être le résumé de l'éducation qu'une mère doit à ses enfants. Je m'occuperai prochainement de la tâche difficile que vous m'imposez, je veux dire des recherches nécessaires pour composer un catalogue des livres qui seront destinés à former la bibliothèque de Marie ; le besoin n'en est pas encore bien urgent, mais j'approuve votre désir de lire attentivement tous les livres qui seront destinés à développer l'intelligence et les sentiments de votre fille. M. de Guymont pourra bien rire un peu de nos soins prématurés, mais nous supporterons ses railleries avec le calme philosophique qui accompagne les convictions justes et fortes.

En faisant sans cesse appel à mon jugement pour tous les faits, grands et petits, qui se produisent dans votre existence, vous m'obligez quelquefois à faire violence à mon cœur ; je vous donnerai tort,

ma chère enfant, dans le petit incident dont vous m'envoyez la narration. Vous avez remarqué, à ce que vous me dites, une certaine contraction et un mécontentement voilé, mais visible, sur la physionomie de madame de Ch....., lorsque, allant dernièrement lui faire visite, vous lui avez tendu la main sans attendre qu'elle eût pris l'initiative de ce mouvement.

La mode anglaise, de tendre la main pour serrer celle de la personne que l'on reçoit ou que l'on visite, est devenue non pas générale, mais universelle; elle fait partie du salut, mais elle est soumise à certaines nuances que le savoir-vivre indique de lui-même. On ne tendra pas la main à une personne que l'on connaît fort peu; et comme ce mouvement implique, outre une certaine familiarité, l'égalité ou la supériorité, selon l'âge et la position des personnes qui se rencontrent, on attendra que la personne la plus âgée donne l'exemple de ce complément du salut que l'on échange. Or, madame de Ch....., qui est très formaliste, aurait désiré sans doute conserver le droit de prendre l'initiative en cette circonstance, vis-à-vis de vous, qui pourriez être sa petite-fille; vous avez soupçonné ce mobile, puisque vous blâmez les habitudes compassées et la roideur de cette dame.

(A Suivre.)

Em. Raymond.

## Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foin et autres Emmatlottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

### PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

LEPHONE BELL 3468.

## Sirop de Terebenthine DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St-Paul, - MONTREAL.

## A. C. Lashance

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare,



Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

## Hotel Victoria . .

QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains,  
etc. etc.,

PRIX MODERES.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon votre épicière.